

“Les Débats”

Notre journal s'installera la semaine prochaine dans les magnifiques bureaux que nous venons de louer rue Saint-Jacques, 21 et 23.

Nos amis recevront sans doute avec plaisir cette nouvelle qui leur permettra d'espérer en l'avenir autant que nous en espérons nous-mêmes.

Notre journal marche superbement, nous le déclarons, et le progrès qu'il a réalisé depuis sa naissance doit donner confiance à nos amis et à nos souscripteurs.

Nous continuons de recevoir des souscriptions de personnes que nous ne connaissions pas auparavant. Ce désir exprimé par le public de participer à l'avancement de notre journal nous a conseillé de publier dans le présent numéro, — en huitième page — un feuillet de souscription, afin que puissent souscrire les personnes ne pouvant être atteintes par nos agents,

La Société Anonyme des Débats court rapidement à sa formation. Nos amis ne se sont pas fait prier pour se joindre aux premiers fondateurs et pour armer notre journal aux batailles à venir.

Neuf mille dollars ont été jusqu'à présent souscrits. La balance est offerte aux jeunes gens et aux ouvriers qui ne se feront point tirer l'oreille pour nous donner un *coup de main* avec autant de bienveillance que nous nous sommes mis à leur entière disposition.

Au Sérail

*Des marins d'Occident chantent sur les eaux glauques,
Captive du harem, fille de preux, Ké-Bec, [ques.
L'air alanguit, le col tendu, le regard sec,
Ecoute fredonner les voix mâles et rauques,*

*Tandis que des esquifs glissent les fines coques,
Comme glisse un oiseau fendait l'air de son bec,
Les grands vaisseaux d'Europe au loin passent avec
Le lourd balancement de porteuses en loques.*

*Les parfums du sérail, dons d'un maître jaloux,
Sont enivrants; mais Dieu! que l'air du ciel est doux!
“Belle, dit le sultan, quelle est votre souffrance?”*

*Elle, fondant en pleurs, dit au fils de Mossoul:
“Ah! que ne puis-je fuir les baisers de Stamboul,
Pour aller vivre un jour au beau pays de France!”*
F.-O. ASSELIN.

ET APRES ?

Nos gens reviennent en mauvais état et en petit nombre; mais enfin ils reviennent. C'est autant de gagné.

On les fête; on les acclame; on leur décerne les honneurs du triomphe; c'est juste; ils ne sont pas responsables de l'iniquité de l'écrasement du Transvaal par le colosse britannique.

Et après? Après le triomphe, que vont devenir ces malheureux ayant laissé dans l'Afrique Australe leur santé et le moyen de gagner leur vie, celle de leurs familles?

Va-t-on les abandonner avec la pension ridicule qu'on accorde aux blessés et les livrer à la misère en récompense des sacrifices qu'ils ont faits, des souffrances qu'ils ont endurées pour le triomphe de ce drapeau que nos dures et nos élégantes arborent sans danger sur la rue Sainte-Catherine-Ouest?

LES DÉBATS, qui ont condamné l'envoi des contingents, condamneraient encore plus rigoureusement l'abandon de ceux qui les composaient.

Le gouvernement fédéral, ceux des provinces, les municipalités doivent s'occuper de ces invalides et leur procurer un emploi, un travail aussi rémunérateur que possible.

Les politiciens, les amis des échevins souffriront peut-être de cette préférence pour les éclopés du Transvaal, mais leurs souffrances seront beaucoup moins intéressantes que celles des soldats que l'Angleterre nous renvoie faute de pouvoir s'en servir.

Leur utilité à cesser avec leur vitalité; le pays qui les a envoyés à le devoir et l'obligation de leur assurer une existence honorable à l'abri de toute misère.

Cette obligation est d'autant plus impérieuse qu'elle peut-être remplie sans qu'il en coûte un sou aux citoyens. Il suffira, comme je l'ai dit, de placer ces *revenus de loin* dans des situations qu'ils seront capables de remplir et de faire attendre un peu plus longtemps les favoris de la politique et des pères conscrits.

LES DÉBATS veilleront au grain!

PAUL BERTIN

LA RACE JAUNE

On rencontre sur ce continent, et exclusivement parmi les journalistes, une race encore plus jaune que celle des Chinois. Plus cyniques, plus astucieux, plus audacieux que les Chinois, ces jaunes d'Amérique exploitent tous les sentiments, toutes les curiosités, jouent avec l'honneur des citoyens, voire même des citoyennes, et se rient des angoisses les plus patriotiques.

Pour eux tout est bon, même les pires atrocités, pourvu que ça paie et que cela augmente la circulation du journal qui les emploie.

La guerre de Chine avec le drame des légations, les atrocités commises par la populace et l'armée chinoise, les supplices épouvantables infligés aux femmes et aux enfants aussi bien qu'aux hommes, en un mot cet horrible et obsédant cauchemar de la crise chinoise était un trop beau thème, une mine trop féconde pour ne pas attirer tous les journalistes jaunes.

Les dépêches les plus fausses, les plus horribles succèdent, dans leurs organes, aux récits les mieux cuisinés qui aient encore été servis aux lecteurs.

Un jour, c'est l'ambassadeur russe, M. de Greis, qu'on a coupé en morceaux, pour mieux le faire bouillir, sous les yeux de sa femme qu'on faisait périr à coups de cure-dents.

Un autre jour, c'est l'Impératrice qu'on occit avec l'Empereur, on ne dit pas lequel. Quelques jours après l'aimable douairière ordonnait à ce haricot de Soissons ambulant qu'est Li-Hung-Chang de venir la trouver.

Inutile de continuer; le censeur des DÉBATS me couperait ma prose avec le même sans-gêne qu'un Mandchou apporte à la décollation d'un de ses semblables.

Je ne puis toutefois m'arrêter sans avoir protesté contre l'emploi de la gravure dans la publication des canards sanglants que la presse jaune lâche sur le pauvre monde depuis des semaines.

On lui donnait ces jours-ci, à ce jobard de public, une gravure (!) représentant, comme étant d'hier et appartenant au conflit actuel, le supplice du croc, infligé à des soldats faits prisonniers par des Chinois.

Or, cette gravure a été prise dans une histoire de la guerre du Tonkin, publiée il y a une dizaine d'années. Les correspondants spéciaux n'en font jamais d'autres.

Le journalisme sensationnel est malhonnête et dangereux. Malhonnête en ce qu'il vend au public des nouvelles volontairement fausses; dangereux en ce qu'il sème dans les masses des idées, des animosités, des haines qui, à un moment donné, peuvent amener les complications les plus graves et les conflits les plus regrettables.

La liberté de la presse n'autorise nullement une pareille exploitation de la crédulité du public et pour nous, aux DÉBATS, nous verrions avec plaisir une loi qui assimilerait la publication de dépêches, récits, nouvelles notoirement fausses, à la vente des denrées falsifiées et nuisibles à la santé publique.

STANISLAS PRUD'HOMME.

Chez “Concordia”

En parlerai-je? en parlerai-je pas? Suivrai-je l'exemple donné par notre illustre ministre des colonies déclarant qu'il ne toucherait plus à la question du Zollverein britannique après s'y être brûlé les doigts? Mille fois non! je ne suis pas aussi Chamberlain que cela.

Toutefois j'imiterai du serpent la prudence, car je n'ai pas oublié que le propriétaire de notre journal a subi les horreurs du mépris de Cour pour un article dans lequel j'intervenais en une cause dont cependant j'ignorais l'existence.

C'est ainsi, du reste, que M. Jourdain, bourgeois du temps de Molière, faisait de la prose.

Or donc, un marchand de la rue Saint-Antoine, dont l'échafage dépassait de quelques pouces la limite fixée par les règlements municipaux, a été condamné à l'amende ou à la prison par la Cour du recorder.

Il paraît que cette première condamnation n'est que le début d'une campagne dirigée contre les marchands qui encombre les trottoirs pour les contraindre à rentrer dans l'alignement du règlement.

Personne ne s'en plaint.

Avant d'aller plus loin je déclare formellement, et suis prêt à donner mon “affidavit” que j'en ai fini avec la Cour du recorder et que ce qui suit s'adresse aux autorités municipales, au Conseil au comité des Chemins, à l'inspecteur des Bâtisses, à qui l'on voudra, mais pas à la Cour du recorder ni à n'importe quelle autre Cour; je fais cette déclaration, la sachant vraie, pour éviter de nouveaux embarras judiciaires à l'administrateur et directeur des DÉBATS, vraiment trop jeune pour aller pourrir sur la paille humide des sombres cachots.

Maintenant que j'ai mis mon directeur à couvert, je puis parler.

Si on condamne les marchands de fruits, qui mettent une boîte de bluets, d'airelles, dirait M. Fréchet—en long sur le trottoir au lieu de le mettre en travers, que doit-on faire à une compagnie de chemin de fer qui bâtit sa gare sur le trottoir?

C'est le cas du Pacifique.

Il suffit de passer en char, Windsor-Saint-Laurent, et de jeter un coup d'œil sur la construction que le Pacifique élève, en prolongement de sa gare, rue Osborne, pour voir que l'avant-corps de cette gare s'avance juste au milieu de trottoir?

C'est peut-être légal; avec les grandes compagnies on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Le trottoir appartenait peut-être au Pacifique; la ville le lui a peut-être donné — ce ne sera pas son premier cadeau — elle l'a peut-être vendu; je n'en sais là dessus pas plus long que les citoyens qui m'ont signalé le fait.

En cherchant, nous pourrions le savoir; mais par la température écrasante et variable dont nous jouissons, je préfère ne pas faire concurrence aux échevins enquêteurs et laisser au Conseil, aux comités et aux fonctionnaires municipaux la tâche de trouver pourquoi le Pacifique met ses gares sur le trottoir.

x

Parlant de compagnie de chemin de fer nous n'avons besoin d'aucune transition pour dire deux mots du Grand Tronc.

Seuls de tous les journaux, LES DÉBATS ont soutenu le comité des Chemins rappelant le Grand Tronc aux convenances, au respect de la loi, et faisant enlever les rails posés sans permission sur la rue Aqueduc.

Notre attitude était la bonne et le Grand Tronc, forcé de se soumettre, s'est empressé d'aviser, hier, le comité spéciale des passages à niveau qu'il était prêt à lui soumettre un plan pour la suppression de certains de ces passages.

C'est ainsi qu'on amène les grandes compagnies à respecter les lois, les intérêts et la vie des citoyens. LES DÉBATS félicitent sincèrement M. l'échevin Martineau et ses collègues de cette grande victoire, dont, certainement, ils sauront tirer profit pour le public.

JEAN MIGEON.

ECHOS

Des fervents du parti conservateur, qui brulaient, hier après-midi, du désir d'assister à la grande assemblée de Lachine, ont dû attendre pendant de longs quarts d'heure les tramways qui devaient les conduire au but, et les retards éprouvés leur ont fait faire toutes leurs pires suppositions. D'aucuns sont même allés jusqu'à se demander si les libéraux n'avaient pas malintentionnement mis des bâtons dans les roues des petits chars, en seule fin de faire rater le bazar.

En commentant les événements de la Chine, notre confrère, le *Moniteur du Commerce*, dit que l'heure est belle pour affirmer aux nations notre existence comme nation en envoyant en Chine un contingent de soldats équipés et payés par le Canada — exclusivement. Nous ne savons trop quelle grimace a dû faire sir Wilfrid en lisant cette proposition, mais il a dû tout de même en faire une.

Les cadrans de notre palais municipal ont rendu fous tant de malheureux fonctionnaires ayant entrepris de leur faire marquer exactement vingt-quatre heures, sans en oublier une ni en compter une de trop, que nous croyons intéressant de rappeler, à celui à qui c'est le tour de méditer sur le problème, de quelle façon beaucoup plus simple procèdent certains Chinois pour avoir la notion de l'heure. Ce divertissement est donc plein d'actualité.

Lorsqu'on leur demande l'heure et que le soleil caché par les nuages ne peut les renseigner, ils prennent leur chat et lui examinent attentivement l'œil. Et ils sont aussitôt et bien renseignés. Il n'y a, du reste, là ni magie ni occultisme. Les Chinois qui sont des observateurs ont remarqué que la prunelle de l'œil des chats va se rétrécissant à mesure qu'on avance vers midi. A midi juste, elle est à peine comme un cheveu. Après midi, la dilatation recommence et s'accroît à mesure qu'avance la journée.

Naturellement, pour curieux que soit ce procédé, il pourrait être gênant dans la pratique, surtout dans les grandes villes où il est infiniment plus commode d'avoir une montre dans son gousset qu'un chat sous le bras. Mais quand on habite la campagne, et qu'on n'est pas assez riche pour s'offrir des bijoux, le système a du bon.

Les amours anglaises sont saturées de pittoresque en cette époque d'héroïsme. Ainsi on va célébrer à Londres le mariage du capitaine George Cornwallis West avec lady Randolph Churchill, veuve de l'ancien membre du parlement. Le capitaine est âgé de vingt-six ans. Sa fiancée en a près du double. Elle s'est éprise de l'officier alors qu'elle le soignait d'une blessure reçue dans la première phase de la guerre, sur le navire-hôpital construit avec le produit de la souscription dont elle avait pris l'initiative.

Ce roman ne laisse pas d'étonner la haute société anglaise, qui en a cependant vu bien d'autres!

Les courtisanes à la mode d'autrefois portaient ceinture dorée et se reconnaissaient ainsi à un signe distinctif autre que le sourire et la mine éveillée. Aujourd'hui, il semble que ce sont les femmes mariées qui rêvent de se signaler à l'attention du passant. En effet, on prête aux plus distinguées parmi les New-Yorkaises l'idée d'établir ainsi une sorte de décoration matrimoniale. Une nuance dans la coupe du corsage, la disposition des fleurs du chapeau fixeront au premier coup d'œil le passant sur la qualité sociale de l'élegante.

Ce que veulent, paraît-il, ces grandes dames de la métropole américaine c'est qu'en mettant ainsi sur leur chapeau l'écriteau “chasse réservée”, d'éviter les hommages toujours intéressés et parfois brutale-ment éloquent du sexe fort.

Ce sera, du reste, exactement le contraire qui se passera. Quand un galant rencontrera une mignonne femme, portant haut la cocarde matrimoniale, il se dira, avec la fatuité coutumière: “Tiens! une petite femme mariée, si on lui faisait un doigt d'accour?” Et il apportera à la poursuite amoureuse peut-être un peu plus de discrétion, sûrement beaucoup plus de persévérance. Après tout, c'est peut-être ce qu'on veut.

Toutes les places de comptables sont encombrées: torturez donc un peu votre génie pour trouver autre chose à faire. Tel est l'axiome qui se dégage d'un excellent entrefilet publié par le *Moniteur du Commerce* de vendredi dernier. Nos jeunes gens sortent malheureusement des écoles commerciales sans autres aptitudes que celles de teneurs de livres, et l'idée seule de mettre la main à la pâte, de commencer par le commencement, de retrouver les manches et de mesurer de la mélasse froisse leur petite dignité. Qu'arrive-t-il? MM. les Anglais, moins sots, apprennent les rouages, la routine, le mécanisme du commerce, montent d'échelons en échelons, jusqu'au bureau des directeurs; et MM. les Canadiens-français, diplômés, continuent toute leur vie à tenir les livres en dehors desquels ils demeurent, dans le domaine des affaires, ignorants comme des oies.

La convention annuelle des confédérations agricoles a eu lieu la semaine dernière au monastère d'Oka. Sur quarante-cinq confédérations, quatorze à peine ont cru nécessaire de répondre à l'invitation: les autres brillaient par leur absence. L'agriculture de la province, au reste, ne s'en portera pas plus mal. Et nous nous demandons qu'elles peuvent bien être les conséquences pratiques de ces meetings d'admiration mutuelle.

Nous sommes convaincus que le gouvernement, s'il veut réellement “pousser” notre agriculture, atteindrait mieux le but visé en affectant les dollars que rapportent les confédérations, à tracer dans les forêts, du Nord de bons chemins solides où les gens pourraient passer en voiture sans courir le risque d'y laisser leurs chevaux et leurs essieux.

Nos deux partis politiques, qui se chamaillent au nom du patriotisme, viennent de s'éveiller simultanément en apprenant que les élections sont proches et la prose électorale à base de rouge ou de bleu, va bientôt traîner partout. Nos amis surtout savent ce que ça vaut et ne manquent pas, pour se faire une juste idée des choses, d'accepter pour vérité tout le mal que les bleus diront des rouges et vice versa.

Nous espérons que nos jeunes amis (et ils ont tous les âges) profiteront de l'expérience acquise au cours des dernières sessions pour signaler aux électeurs les dangers que nos politiciens de toute nuance, de tout poil et de toute livrée font courir à la justice canadienne proprement dite. LES DÉBATS l'ont déjà dit: nous nous acheminons vers la servitude la plus abjecte et l'heure est venue où toutes les énergies, toutes les ambitions généreuses, tous les patriotismes doivent se coaliser contre l'avachissement avec lequel la majorité des rouges et des bleus consentent à toutes les trahisons.

Le Canada aux Canadiens!

ENRY D'ELS

LE PÉRIL JAUNE

Or, tandis que les Anglais,
Dans le bi du bout d'Afrique
Exterminent à grands frais
Un petit peuple héroïque;

Allemands, Russes, Français,
Les voyant dans la débène,
S'en vont au nom du progrès
Pour se partager la Chine!

Ah! pauvre Anglais! pauvre Bull!
Cette triste échauffourée
T'interdit donc le camul?
Tu vas manquer la curée?

Viens! car l'Europe, dit-on,
Vase partager la zone
Qui va du pôle à Canton:
C'est ça le vrai péril... John!

MOUSTIC.

“Le Gaulois.”

LES AFFAIRES

La vacance, quoiqu'en retard, est commencée pour les hommes d'affaires. La huitaine qui vient de finir n'a été tout au plus, dans son ensemble, qu'une période de préparation à un repos de quelques semaines; disons jusqu'au 1er septembre. On s'est dépêché, vite, vite, de régler quelques affaires en retard, de faire les dernières livraisons, de ramasser autant de piastres que possible à jeter aux quatre vents du ciel et à demander des renouvellements de billets à échoir, afin de pouvoir aller respirer l'air des champs, où l'on puise des forces, où l'air des clubs de villégiature, où le *draw poker* est en honneur le jour comme la nuit.

L'argent circule lentement entre fournisseurs en gros, détaillants et fournisseurs; c'est le mal général accoutumé de la saison d'été. Le malheur est que personne ne semble vouloir réagir et que tous les gens en arrivent à croire que c'est une obligation d'économiser en hiver pour pouvoir gaspiller mieux durant la canicule.

Il n'y aura qu'une bonne grande misère publique, à un moment inattendu, qui pourra forcer les gens à adopter un terme moyen entre la recette et la dépense du budget des familles.

Aiors, on commencera peut-être à comprendre ce que c'est que le *tendemain*!

La récolte générale dans le pays, atteindra la moyenne à peine. Au Manitoba et au Nord Ouest le rendement des blés sera maigre.

Le pain va coûter cher à l'automne et durant l'hiver prochain.

La construction, partout, est ralentie par la cherté de la main-d'œuvre et des matériaux. Et, de fait, il n'y aura pas de reprise désormais d'ici aux neiges. La construction particulière ne compte plus pour cette année. La seule compensation à noter consiste dans l'emploi des cinq ou six millions de dollars que le parlement fédéral vient de voter pour des travaux publics à exécuter un peu partout dans le pays.

L'argent est d'approche facile chez les banquiers aux taux connus sur bon papier, marchand à terme. Les prêts à demande réalisent 5 p. c.

A la bourse les affaires sont à plat.

Dans le commerce courant, à signaler aujourd'hui: Dans les grains: un ton plus ferme au blé; à l'avoine ½ c en plus à 31½ par 34 lbs; des prix durs mais peu de demande pour les autres grains.

Dans la farine des prix tenus à \$5. pour les bonnes marques à boulanger, avec concessions insignifiantes aux acheteurs de gros lots.

Dans les tissus: un marché surchargé de fantaisies qu'il faut sacrifier à perte, et des prix très raides dans les lainages et les cotonnades d'usage courant.

Dans les métaux et dérivés de métaux: des prix mous sur les fontes, les fers travaillés et les aciers fondus, des prix vacillants sur toutes les catégories de clous, une baisse à \$3.20 le 100 lbs sur le fil d'engrèbage; des prix très soutenus sur toutes les quincailleries servant aux constructions.

Dans les lards et produits de lards: une avance de 50c par baril sur la salaison du Canada, des prix plutôt à la hausse sur les produits fumés.

En épicerie: toutes les épices pures sont en hausse, poivre, girofle, cannelle, gingembre etc, on peut marquer une très prochaine hausse, de 5% à 10% sur toutes les catégories de thés.

Les sucres sont en hausse de 10c par 100 lbs cette semaine, avec perspective de 10c encore en plus pour la semaine prochaine. Les détenteurs de melasse ne font pas de concession sur le prix de 41c au gallon en gros.

Les câbles Sisal et Manille font une fraction en plus. Dans les conserves: petits pois, fraises et framboises il y a hausse notable à la liste en gros.

En somme, pour résumer, tous les comestibles en nature ou en conserve sont en hausse.

Toute la semaine, le prix du fromage et du beurre s'est tenu à prix très payant pour le producteur; le fromage à la moyenne de 9½ à 9¾ la livre, le beurre à celle de 19½ à 20 pour les belles qualités.

Les œufs sont également en hausse et les distributeurs en gros n'acceptent pas moins de 15c la douzaine pour les marques choisies fraîches.

Les viandes sur pied, dans les cours à bestiaux, se présentent en qualités comparativement restreintes, et en qualités pas excessivement désirables. Les prix payés par les bouchers sont élevés et il ne faut pas trop les blâmer s'ils demandent des prix forts pour les viandes abattues.

Le marché des fourrages est à plat; on attend le foin nouveau. Toutefois le prix ne fléchit guère dans moment. Le foin No 1 à la tonne vaut \$9 à Montréal le No 2, \$7.50 à \$8.50.

La condition des cuirs indiquerait que les grands tanneurs seraient un peu mieux disposés qu'à l'ordinaire à mettre de l'eau dans leur vin et que les détenteurs de fort stocks accueillent mieux les acheteurs. Ce marché mérite d'être surveillé.

C. S.

Idylle fin-de-siècle

Décidément, les temps qui vont venir ne seront pas réservés à respirer des fleurs et à chanter l'amour. De tous côtés, on ne voit que carnages, on ne parle que de représailles. Et cela ne fait que commencer.

Dans une revue américaine, M. Hudson Maxim, l'inventeur du fameux canon, nous en promet bien d'autres.

M. Hudson Maxim veut, paraît-il, d'imaginer des torpilles aériennes où les balles seraient remplacées par des capsules métalliques contenant de l'acide sulfurique anhydre. A l'éclatement, cela serait de jolies vapeurs brûlantes d'acide sulfurique concentré. On pourrait aussi lancer des bombes chargées de cyanure d'arsenic, d'acide cyanhydrique, etc., qui s'émeraient dans les rangs ennemis la mort par empoisonnement.

Comme dit ce brave Hudson Maxim, avec un euphémisme charmant, toutes ces bombes produiraient des effets “désagréables.”

Et pendant que les uns cherchent ainsi à détruire le plus d'hommes qu'il sera possible d'autres se lamentent sur la dépopulation. Quelle drôle d'humanité où il n'y a jamais assez d'enfants et où il se trouve toujours trop d'hommes!

Le Petit Bleu; PARIS, 1

Est-ce pour rire ?

VERS LA PAIX

La guerre, en disparaissant à jamais du programme de l'humanité, ferait se réaliser, chacun le sait, un des rêves les plus roses dont se teignent les âmes sensitives et le nombre est appréciable de ceux qui cherchent une thériaque à ce mal hideux dont géignent et ont geint les siècles contemporains autant que les siècles déjà subis.

Dès la plus opaque antiquité déjà, des sages dont vous trouvez le "pedegree" dans tous les Larousse un tant soit peu modernes, entrapercevaient la possibilité d'un moins barbare univers et soupiraient, tant en prose qu'en hexamètres, après le retour d'une sans à-coups béatitude qu'ils (bien avant l'institution du baptême) baptisaient du nom, alors supposé normal, d'Age d'Or.

Les pauvres ! Ils ne se doutaient guère, à cet époque d'innocence et de candeur naïve, que le siècle qui devait voir se découvrir les gisements d'or de la Californie, du Klondyke, du Transvaal et de l'Australie devait être, de même flèche, le siècle des carnages les plus impardonnables et des boucheries les plus cannibalesques. Mais voilà ! le langoureux mantouan qui fut Virgile n'avait pas encore gémé son *aure sacra fames* et l'intention de ces antiques, en assimilant à l'or le bonheur de l'espèce humaine, était du moins pure et bonne : or, c'est ce qui pour le moment, importe.

Plus tard — après Virgile, conséquemment, — d'autres rêveurs rêvèrent le même rêve de pacification définitive et l'abbé philosophe de Saint-Pierre, à ce propos, fit même tout un livre dont la substance, en somme, demeure une tranquillisante bien que décevante utopie.

Plus tard encore — après l'abbé Saint-Pierre, conséquemment, — un grand monarque du pays des neiges et des exils sybiériens conviait, en un château de la grasse et pastoureuse Hollande, les différents gouvernements du monde en un congrès harmonieux au cours duquel devaient se régler enfin les plus ultimes détails d'une embrassade internationale autant que sans lendemain et tout allait se protocoliser magnifiquement lorsque John Bull (piqué par je ne sais quelle mouche) — fit rater cette tzarienne entreprise en s'avisant de flatter une tatouille aux vieux hérissons de Johannesburg.

Et voici que, mis en humeur meurtrière par cette aventure, Boxers et Japonais, Allemands et Russes, Anglais et Belges, Italiens et Yankees se dirent que l'occasion se présentait belle de s'entremassacrer, de s'entrecailloter et de s'entr'éventrer — le tout avec une fureur dont l'histoire n'a jamais vu la pire — attendu que nous progressons.

Bref, on guerroyait plus que jamais et plusieurs des rêveurs dont je parlais tantôt en sont à se demander si, dans les veines de la bête humaine ne coulent pas les quatre sangs réunis du requin, du crocodile, du cougour et de la mouche à cheval. (1)

Et pourtant (admirez ici la ténacité de l'habitude et la vigueur adhésive de l'espoir) d'aucuns persévèrent quand même à chercher la fameuse thériaque dont l'application externe ou interne doit guérir l'humanité de la massacromanie.

Ne vous attendez point ici à des détails historico-analytiques.

L'heure n'est pas aux détails : d'ailleurs quand on parle de la pierre philosophale, il ne convient pas d'évoquer des moellons, des pavés et des briques.

Laissez-moi seulement vous dire que moi-même, à mon heure, j'ai cherché la solution de l'affolant problème et qu'un moment, j'ai cru avoir trouvé le joint d'y aller de mes deux ou trois petits eureka.

Soyons communicatifs et n'écoutez ! Mon premier moyen consistait tout ingénument à faire "passer" une loi, rien qu'une simple loi, mais une loi.

Au reste, la voici : *Clause unique* : attendu etc... résolu que les deux chefs des gouvernements qui se déclareront dorénavant la guerre seront tenus de se disputer la victoire en champ clos, personnellement et sans procuration ni substitution d'aucune sorte, et de se battre jusqu'à ce que mort s'en suive pour l'un des combattants, après quoi le survivant sera, sur le même champ et sur le champ, pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive, pour crime d'assassinat volontaire.

C'était radical : je n'aime pas les demi-mesures, attendu qu'une porte doit être ouverte ou fermée. Je fis part de mon projet à l'ancien Chancelier de fer Bismarck qui, dans le temps, se rouillait en un coin de l'Allemagne ; mais le vieux carnavore, que la conduite du kaiser rendait morose autant qu'un mangeur d'avoine ne voulait pas m'entendre et poussa la rogommerie jusqu'à m'envoyer au diable. Inutile de dire que je n'y allai pas : le lieutenant me recevait trop mal pour que l'envie me vint de me frotter au capitaine et je renonçai à me créer des protections.

Je n'en continuai pas moins mes recherches et plus tard (de profondes études psycho-médicales m'ayant convaincu que la guerre est en quelque sorte un exutoire par où s'échappe la surabondance de bile et de sang accumulés dans les viscères des nations) je voulus au moins rendre cette opération chirurgico-sociale moins brutale et j'inventai la balle anesthésique. Ici comme dans toutes mes inventions, ce qui surprend le plus, c'est la simplicité des procédés. Au lieu de se tronderballiser réciproquement le corps avec du plomb, du fer ou de l'acier, on ne s'envoyait plus, d'après mon système, que des balles ou des boulets de gélatine équilibrablement durcis après avoir été dosimétriquement remplis d'essence de chloroforme. Qu'arrivait-il ? Le blessé, au lieu de casser sa pipe, s'endormait dessus, et le vainqueur, à l'aide de ses brancardiers, ramassait l'innoffensif ronfleur qui s'éveillait prisonnier de guerre.

Malheureusement, je dus le constater avec la modestie qui ne quitte jamais l'homme de génie, la cherté du chloroforme me fit comprendre spontanément que le projet n'était pas, du moins pour l'heure, praticable, — et ça dort encore dans mes cartons.

Depuis, l'électricité s'est révélée, s'est signalée, s'est manifestée, s'est vulgarisée, s'est imposée et je me demande si le dernier mot, l'innocent cherché, l'X ne réside pas dans l'étréclle magique.

L'électricité en effet n'est aujourd'hui qu'à son petit matin, et déjà les merveilles dont elle est la mère ne se comptent plus que par les très forts logarithmiciens.

Demain, l'étréclle, après avoir foudroyé accidentellement quelques chevaux deviendra l'unique cheval dont se serviront les hommes — et ce sera l'Age d'Or des vrais chevaux — une amende honorable en même temps qu'une réparation.

Demain, l'étréclle imperceptiblement toute puissante supplantera les bouillottes informes dont l'utilité n'est admissible qu'avec l'existence de formidables entrepôts de charbon et voici qu'en poussant sur un vulgaire bouton, le capitaine de frégate, par exemple, aura sous le pouce une force de 753,432 chevaux, ce qui réalisera le problème pressenti la semaine dernière par le *Soleil* de Québec quand ce lumineux confrère nous annonçait qu'un marin russe, l'amiral XXX-koff, "faisait évoluer les escadrons allemands dans les eaux chinoises."

Demain... Mais ne diathirambons pas : constatons plutôt que nous en avons assez dit pour faire comprendre qu'avec l'électricité, tout est possible, en qu'en conséquence, on peut, avec toutes les chances d'y parvenir, chercher à trouver de ce côté la combinaison qui nous fera passer le goût des sabrées, des estafilades et des bombardages.

Une fois l'affaire trouvée, je m'empare pacifiquement des rênes de l'univers, abolis systématiquement une foule de coutumes surannées autant qu'idioties, proclame l'institution définitive de la République universelle et fais baisser le prix du pain, de la cassonade, du pétrole et de la bière. Et si quelque fabricant de "Vitaline" s'avise de regimber contre une paix compromettante pour sa poussière biscuitée, je lui flanque, métaphoriquement moins encore que voltaiquement une "pile" qu'il pourra graver sur ses tablettes.

Et je n'hésite pas à lacrymer de tendresse en songeant à la félicité que, de cette façon, je m'en vais nous forger.

GASTON

(1) désignée, au Canada, sous l'appellation générique de *frapp'd'abord* —

LA SEMAINE POLITIQUE

C'EST FINI

On pourrait fort bien appliquer à cette clôture de session fédérale, que le gouverneur général a prononcé, mercredi, à 3.40 hrs p.m. la sentence italienne généralisée à toutes les vanités humaines : "E finita la comedia".

Elle a été longue, la comédie d'Ottawa puisqu'elle a duré 103 jours, ou 5 mois. Elle a commencé le 1er février dernier pour se terminer le 18 juillet courant.

Si l'on excepte la session de 1885, époque des troubles du Nord-ouest, la dernière bat tous les records pour la durée.

Malgré cela, le gouverneur général a félicité les députés de leur diligence. Il est satirique, lord Minto.

SOUS LA BOTTE DE L'IMPERIALISME

Si la dernière session mérite bien le nom de comédie, le rideau s'est baissé sur le couronnement de la turpitude nationale la plus honteuse que l'intrigue parlementaire des partis ait jamais produite.

Après les sinagres et sageries de l'officier paté de la verge noire, est venu le discours solennel du trône, qui synthétise l'œuvre accomplie.

Quelle œuvre, s'il vous plaît ?

Voici ce qu'en dit le représentant de sa Majesté :

Honorables Messieurs du Sénat, et Messieurs de la Chambre des Communes,

En vous dispensant de vous réunir davantage, en Parlement, je désire vous remercier de la diligente attention que vous avez donnée aux travaux d'une session d'une longueur exceptionnelle.

Lorsque j'ai ouvert le parlement, au mois de février dernier, les préoccupations de tout l'Empire britannique étaient concentrées sur la guerre qui sévissait dans le sud de l'Afrique. Les succès marqués qui ont couronné les armes de Sa Majesté, et auxquels les soldats volontaires du Canada ont pris une part éminente et glorieuse, justifient l'espoir que la paix sera bientôt rétablie dans ce pays éloigné.

Le grand nombre de projets de loi privée ayant en vue des entreprises industrielles, étudiés et pesés durant la session, est un fort indice du grand développement des affaires du pays.

Je désire vous féliciter au sujet de l'état florissant des revenus publics. Les fortes recettes ont permis à mon gouvernement de pourvoir libéralement au service public et de maintenir le Canada dans sa haute situation financière.

Un trait caractéristique de la session a été l'adoption de mesures qui devront avoir une influence bienfaisante sur l'avenir du Canada.

Les modifications heureuses apportées à l'acte concernant les banques tendront à perfectionner un système de banques dont le Canada a raison d'être fier.

L'augmentation de la préférence accordée par notre tarif, à la Grande-Bretagne, tendra à diminuer le poids de taxes et à stimuler le développement de notre commerce avec la mère-patrie.

La mesure que vous avez adoptée relativement à l'admission des stocks canadiens cotés en Bourse, à la liste des valeurs de nature à fournir des placements aux feld-commissaires de la Grande-Bretagne, a en pour suite une législation similaire, au parlement impérial, ce qui, en temps et lieu, produira une amélioration importante dans les affaires financières de la Puissance.

Il y a lieu de croire que la législation de la présente session aura des résultats importants et avantageux. Je vous félicite surtout d'avoir passé l'acte de la conciliation, qui, on peut l'espérer avec confiance, améliorera non seulement la condition des classes industrielles, mais favorisera davantage les rapports qui doivent exister entre le capital et le travail.

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je vous remercie des crédits que vous avez votés pour le service public.

Il me fait grandement plaisir de noter que la prospérité du pays continue, sans diminuer, et j'exprime l'espoir ardent, que la Providence ne cessera de répandre ses bénédictions sur notre patrie !

Et voilà.

Ce que MM. les députés et sénateurs ont fait de plus tangible a donc été de contribuer au "succès glorieux", (les morts de Colenso, de Magersfontein, de Spion Kop, doivent frémir de colère devant ce mensonge), des Anglais, dix contre un, sur les Boers.

Le représentant de Sa Majesté ne pouvait, avec plus d'ironie, consacrer l'humiliation d'un pays, comme le nôtre, aspirant à l'autonomie et à la liberté, et participant à l'étouffement de ses propres idées sur la veldt sanglante de l'Afrique-Sud.

Ce qu'ils ont fait nos députés et sénateurs, ils ont tous, moins une dizaine d'exceptions, parmi lesquelles figureront, devant les générations futures, avec toute l'aurole du plus noble patriotisme, les noms des Bourassa et des Monet, ils ont tous abdiqué l'amour de l'indépendance et la fierté nationales, ils ont enchaîné notre pays aux vacillantes destinées britanniques.

Le précédent est le fait accompli, a dit vertement M. Bourassa. Plus moyen de se dégager, par les moyens politiques ou constitutionnels, du servage auquel nous a liés l'esprit de parti des Laurier, des Tarte, des Upper et des Bergeron.

Beau travail, n'est-ce pas que celui des frères de Joseph vendent aux Égyptiens l'innocent jeune homme.

Au moins, les traites, du temps des Pharaon, n'y ont pas été par quatre chemins ; ils n'ont ni perdu leur temps, ni gaspillé l'argent de la tribu en pourparlers hypocrites. Puisque les partis devaient nous vendre, pourquoi ont ils employé un mois environ à sceller le marché ! Ils ont pensé sans doute couvrir, du manteau de déclarations dorées, la honte dont la session qui finit restera pour toujours entachée. Inutile, le peuple sait à quoi s'en tenir.

Les conservateurs, avec Cartier, nous ont placés dans l'histoire sous la physionomie d' "Anglais parlant le français" ; les libéraux avec Laurier nous représentent au tableau, comme des Anglais jusqu'à la moelle, "british to the core" Maudits soient les partis !

UNE SEULE BONNE MESURE

Que ce soit en vue seulement des élections générales, ou par retour sur lui-même en faveur de la classe ouvrière, si systématiquement ignorée par les partis une fois au pouvoir, le gouvernement, sous la paternité de M. Mulock, a passé un bill ouvrier.

Ce bill pourvoit à l'établissement de bureaux de conciliation, devant lesquels les disputes, entre le capital et le travail, devront passer avant les crises et les grèves ; ce bill pourvoit encore à la fondation d'un bureau du travail et à la publication d'une gazette du Travail.

Il y a longtemps que ces institutions très favorables à la classe des exploités, des travailleurs qui peinent presque sans espoir de relèvement, sans moyens actuels de défense contre l'autocratie du capital, existent dans les pays dignes du nom de "civilisés". Elles étaient ignorées au Canada.

Enfin, le gouvernement présent a fait ce que ses devanciers n'ont pas eu le bon esprit de faire, et ont eu l'ingratitude de ne pas faire.

C'est un bon point qui sera compté au cabinet Laurier.

AUX AUTRES PAGES DE L'ACTIF

Durant la dernière session, l'idée impérialiste a prédominé. La session s'est ouverte avec la question de notre participation aux guerres de l'Angleterre. Plus tard, elle a été, de nouveau, remplie par des discours anglophiles et jingos à propos de la préférence commerciale accordée à la Grande Bretagne.

Les gros négociants du Royaume-Uni jouissaient déjà d'une immunité de 25 p.c. contre les droits sur l'importation de leurs marchandises au Canada. Le gouvernement a élargi cette immunité jusqu'à 33 p.c.

Il est vrai que notre commerce extérieur n'a pas souffert jusqu'ici de ce dépeçage de la barrière protectionniste. Mais il faut bien tenir compte d'un revival général du commerce dans tous les pays du monde, et ne pas oublier que l'influence d'un tarif, en pareil cas, ne compte pas plus, dans la balance, qu'un fétu de paille.

Le tarif préférentiel part d'un mauvais principe, le sentiment. Le commerce, la prospérité en affaires, à une très mauvaise base, s'ils s'appuient sur le sentiment. Dans notre cas, nous n'obtenons rien, en retour de nos concessions, qu'une demande plus pressante de l'Angleterre, pour des sacrifices d'hommes et d'argent de notre part.

Notre marché naturel est le marché américain. Les avantages temporaires du marché anglais reposent sur une fiction : celle de la stabilité militaire et industrielle d'un pays, que la fortune fera crouler d'un seul balancement de tête.

LA GUERRE CIVILE AU PARLEMENT

Entre le Sénat et les Communes, c'est une guerre à mort. Les derniers jours de la session ont été témoins d'une lutte homérique entre ces deux corps législatifs. La majorité du Sénat est conservatrice, comme la majorité de la Chambre basse est libérale. Tout s'explique.

Il n'y a pas eu de sang versé, c'est à coups de bills et de rejets de bills qu'on s'est battu. Le Sénat a tué le bill du gerrymander, ou de nouvelle délimitation des comités, le bill judiciaire pour Montréal, ou le bill des trois nouveaux juges, et le bill postal, ou de la taxe sur les journaux.

Le Sénat semble jouer une partie suprême. Les élections prochaines nous diront si la volonté populaire doit triompher des institutions surannées du pouvoir absolu.

A MEDITER

Notre bilan financier, établi à la dernière session, se

résume à ces deux items :

Dépenses votées sous forme de crédits : \$30,000,000.

Dettes publiques augmentées de trois millions et un tiers, soit à une dette brute totale de \$344,377,103.44.

Sous le rapport de la vie parlementaire, ou plutôt de la vie ministérielle intime, rappelons le scandale de la Vitaline, les contrats de dragage, les malpropres du Yukon. Le lavage s'est fait en Chambre. C'est tout connu ; les deux partis sont aussi crottés l'un que l'autre.

Après cela, tirons le rideau et fermons le livre de la chronique sur la conduite des partis, en parlement.

Aux lecteurs des DÉBATS, à tout le peuple qui lit, de prononcer son jugement, en pleine connaissance de cause, sur les choses et les hommes, tels que les a faits le misérable esprit politique, qui menace, de plus en plus, de nous mener à la ruine de nos institutions, de nos établissements et de notre honneur.

CARON.

INFLUENCES PERNICIEUSES. — Les influences du chaud et du froid sont souvent pernicieuses. On les combat avec le BAUME RHUMAL.

AVOCAT 1560
CLAUS THERRIEN
Notre-Dame



Avec un peu d'argent vous aurez du bon chez NOUS !

Ne pas oublier que nous vendrons, d'ici à la fin du mois, la balance de nos marchandises d'été : Chemises, Collets, Cravates, Habits légers, Ceintures de cuir de toutes nuances etc., etc.

SPECIAL

300 douz. de Chaussettes de fil noir et brun valant 50c pour

13c

L.-P. Lebel

1633, rue NOTRE-DAME, 1633

Près de la Côte Saint-Lambert

"LES DEBATS" A PARIS

Billet { 1ere cl. \$196.00
2e cl. \$145.00

Nota.—Cette différence de classe ne s'applique qu'au passage à bord des steamers. Hors de là, les touristes sont tous traités uniformément, c'est-à-dire en 1ere classe.

Le billet donne droit aux avantages suivants :

1. Séjour de 2 jours à Londres.
2. Séjour de 6 jours à Paris.
3. Voiture de la gare à l'hôtel et vice versa.
4. Pension confortable dans hôtel ou maison des plus recommandables.

Nota.—Les repas pourront se prendre soit à l'hôtel même, soit dans des restaurants dont la liste sera remise au touriste avec des coupons qui serviront à solder la note. Le touriste pourra aussi prendre un repas par jour à l'Exposition même, aux conditions ci-dessus énumérées.

5. Visites à l'Exposition.
6. Visite générale de Paris, en voiture, avec guide.
7. Service gratuit des guides, interprètes, courriers, aux gares et hôtels et à l'Exposition.
8. Visite à Versailles.
9. Les billets de chemin de fer étant valables pour deux mois et ceux des transatlantiques pour un an, le voyageur pourra ne pas revenir avec l'excursion et prolonger son séjour en Europe (à ses frais, bien entendu).
10. Des voyages à forfait permettront à ceux qui le voudront de visiter différents pays de l'Europe (Italie, Suisse, Belgique, Espagne, etc.) avec ou sans guide.

DEPART le 15 aout à 9 h. a. m. de Montréal à 6 h. p. m. de Québec

A bord du "Vancouver"

L'organisation du voyage, limitant le nombre des touristes, les adhésions seront classées suivant l'ordre de leur réception.

Toute inscription définitive devra être accompagnée d'un versement à compte de \$10.00 à titre de garantie et la balance du prix du voyage sera payée avant le départ.

S. MICHAUD,
LES DEBATS.

La guerre en Chine

L'empereur demande l'intervention

Paris, 22.—A la séance du Conseil des ministres, hier, M. Delcassé a lu un télégramme de l'empereur de Chine demandant à la France d'intervenir auprès des autres puissances. Le télégramme portait la signature de Kouang-Sou. M. Delcassé a répondu que la requête de l'empereur ne sera pas prise en considération, avant que ne soient vérifiés les faits suivants : 1o qu'une protection efficace a été octroyée à l'ambassadeur français à Pékin, de même que la liberté entière de communiquer avec ses collègues du corps diplomatique et avec son gouvernement ; 2o que le prince Tounan, ainsi que les hauts fonctionnaires responsables des événements actuels, ont été démis de leurs fonctions en attendant de passer en jugement ; 3o que toutes les troupes chinoises de tout l'empire du Milieu ont reçu l'ordre de cesser leurs hostilités envers les étrangers ; 4o que des mesures rigoureuses ont été dirigées vers la répression des Boxeurs.

Tant que ces quatre points importants n'auront pas été suffisamment élucidés, les seules mesures permises à la France seront celles de ses généraux. M. Delcassé a informé le Cabinet que toutes les puissances ont favorablement souscrit à la proposition d'empêcher l'exportation d'armes en Chine.

Est-ce une Ruse

Londres, 22.—La dépêche que le consul américain Conger a adressée à Washington continue à défrayer les conversations. Le nombre est très petit de ceux qui croient en l'authenticité de cette dépêche. On y voit une nouvelle supercherie des autorités chinoises qui veulent gagner du temps afin de permettre à toutes les troupes disponibles dans le Céleste Empire de se concentrer et de se préparer à repousser les forces des alliés.—La demande de médiation faite par la Chine à la France n'inspire guère plus confiance.

Li-Hung-Chang

Shanghai, 22.—Le croiseur anglais *Bonaventure* a quitté Wou-Sung hier avec, paraît-il, l'ordre de capturer Li-Hung-Chang qui est à bord du *Au Ping*. Le conseil de guerre des alliés a donné l'ordre de démolir une gigantesque arche triomphale qu'on avait élevé pour recevoir Li-Hung-Chang.

Li-Hung-Chang prisonnier des Anglais

Londres, 22 (2 heures).—On mande de Shanghai qu'après quelques heures d'une course folle, le croiseur anglais *Bonaventure* a pu rattraper le *Au Ping* à bord duquel était Li-Hung-Chang, et ce dernier se serait constitué prisonnier.

Les Légations

Washington, 22.—L'ambassadeur chinois Wou-Ting-Tang a communiqué au secrétaire d'Etat deux dépêches importantes. La première est de Cheng, directeur des postes et télégraphes de Shanghai. Cette dépêche dit : « Le ministre Conger a expédié une réponse à la demande d'informations que lui faisait son gouvernement. Un décret impérial daté du 22e jour de la lune actuelle (18 juillet) déclare que tous les ministres étrangers sont saufs. Les insurgés se battent ensemble et se tuent les uns les autres. Li-Hung-Chang se dirige vers le Nord afin de réprimer les troubles. »

L'autre télégramme est de Li-Kou-Yi, vice-roi de Nankin. Il est daté du 21 juillet et se lit comme suit : « D'après un édit du 22e jour de cette lune (18 juillet), tous les ministres étrangers sont saufs et sont protégés à l'exception de l'ambassadeur allemand qui a été assassiné par des anarchistes et dont la mort sera vengée par le gouvernement chinois. »

Li-Kou-Yi est l'un des principaux diplomates chinois avec Li-Hung-Chang.

Paris, 22.—You-Ken, l'ambassadeur chinois en France, a remis, hier, au ministre des affaires étrangères, M. Delcassé, un édit impérial daté du 18 juillet, assurant qu'à cette date tous les ministres étrangers à Pékin, excepté le baron von Ketteler, étaient saufs et protégés par la Cour impériale.

Bruxelles, 22.—Le chargé d'affaires de la légation chinoise en Belgique a reçu de l'ambassadeur chinois de Londres une note lui apprenant que les ambassadeurs étrangers à Pékin étaient saufs et saufs.

Londres, 22.—L'ambassadeur chinois, en Angleterre, s'est rendu hier soir au ministère des affaires étrangères et a fait part de l'édit impérial qu'il a reçu et qui assure que les ambassadeurs étrangers à Pékin ont été épargnés. Le représentant de la Presse Associée se dit autorisé à annoncer que le gouvernement anglais ne croit pas un mot de cet édit et que lord Salisbury s'en tient aux premiers rapports annonçant le massacre des étrangers.

Tien-Tsin est Evacuée

Londres, 22.—L'Amiralauté a reçu, hier, le télégramme suivant de l'Amiral Seymour : « Tien-Tsin et les environs ont été complètement évacués par les Chinois. »

La marche sur Pékin

Londres, 22.—On rapporte de Che-Fou que les commandants alliés croient qu'il sera absolument inutile d'entreprendre une marche sur Pékin avant le milieu d'août.

La révolte en Mandchourie

Paris, 22.—On apprend maintenant que la Mandchourie est dans un complet état de rébellion. Les mines de charbon situées près de Moukden ont été détruites. Les troupes russes sont insuffisantes pour protéger la voie ferrée, qui est coupée sur de nombreux points.

Les Musulmans en Chine

Berlin, 22.—L'auxiliaire le plus actif et le plus déterminé du prince Tuan est le général musulman Tung-Fuh-sing, arrivé, il y a trois mois, du Turkestan avec trente mille hommes de troupes.

Alors, en effet, que les Chinois et les Mandchous sont assez indifférents en matière religieuse et combattent les Européens pour des raisons plutôt sociales et nationales, les Musulmans agissent par fanatisme et sont animés d'une haine sauvage contre les chrétiens.

C'est le général Yung-Lu qui aurait servi d'intermédiaire entre le prince Tuan et Tung-Fuh-sing.

Il a fait récemment un voyage au Turkestan au cours duquel il a gagné l'amitié du général. Le prince Tuan compte trouver des auxiliaires précieux dans les populations musulmanes de la Chine occidentale.

On semble d'ailleurs redouter que les Chinois n'arrivent à englober dans leur lutte contre l'Europe le monde musulman tout entier.

On se montre particulièrement inquiet à Berlin de l'attitude de certains organes panislamiques de Constantinople qui se félicitent des succès des Chinois et les invitent à envahir à leur tour l'Europe et à prendre leur revanche de toutes les humiliations que les peuples d'Asie ont eu à souffrir des Européens.

TRANSVAAL

80.000 hommes hors de combat

Paris, 21.—Le correspondant londonien de *La Patrie* expédie la dépêche suivante : Le ministère de la guerre en Angleterre vient de publier la liste des pertes subies par l'armée anglaise dans l'Afrique du Sud depuis le commencement de la guerre jusqu'au 9 juin. En voici le détail, les chiffres entre parenthèses se rapportant aux officiers : 2.518 (235) tués ; 11.405 (811) blessés ; 614 (43) disparus ; 4.758 (290) prisonniers ; 3.721 (112) morts des suites de maladie ; 58 morts par accident ; 11.171 (604) renvoyés pour cause d'invalidité ou de maladie.

Soit un total de 33.245, dont 2.055 officiers, qui est loin de représenter encore le chiffre exact des pertes anglaises, puisqu'il faut y ajouter 40.000 hommes qui gisent dans les hôpitaux de l'Afrique du Sud, plus un millier d'hommes au moins fait prisonnier par Dewet depuis le 9 juin 800 tués ou blessés, pertes infligées depuis le 9 juin également par Dewet aux Anglais, et environ 5.000 volontaires civils, garçons d'écurie, ouvriers employés à construire des retranchements, etc., selon l'usage anglais, ne sont pas comptés comme guerriers, mais qui n'en grossissent pas moins, et à bon droit, le chiffre des pertes. On peut donc dire que la guerre a, jusqu'ici, coûté 80.000 hommes à l'Angleterre.

Prisonniers Canadiens

Lourenço Marques, 22.—On mande de Machadodop qu'un grand combat d'artillerie se livre du côté de Middleburg. Au nombre des prisonniers de guerre qui sont passés à Nootdrecht, cette semaine, étaient plusieurs Canadiens pris à Greylingstad.

Depeche de Roberts

Londres, 21.—Le War Office publie la suivante de lord Roberts : « Prétoria, 21.—Little, qui est temporairement à la tête de la 3e brigade, rapporte que le 19 du courant, il a eu un engagement avec l'armée de Dewet, près de Lindly. Les Boers ont attaqué l'aile dirigée par Hunter et on s'est battu jusqu'à la nuit. L'armée boer a été coupée et Dewet s'est retiré. Les pertes de Little sont légères. Les Anglais ont enterré six Boers. »

Hamilton et Mahon doivent opérer aujourd'hui leur jonction avec Pole-Carew, près de Fabrikken station. Un détachement boer a fait dérailler un train conduisant des malades de Krugersdorp à Patchepsdrom.

Kruger va à Patchepsdrom

Londres, 22.—Une dépêche de Cape-Town, datée d'hier, dit : « Lord Roberts a attaqué Middleburg et une bataille sanglante se livre en ce moment. Le président Kruger est à la tête de ses burghers et dirige personnellement l'action. »

Chronique des Sports

LE TURF

LA FIN DE LA REUNION

Les courses de Bel-Air se sont terminées brillamment, hier après-midi. L'ondée qui se fit sentir vers une heure eut pour effet d'empêcher un bon nombre d'assistants aux courses, mais les spectateurs tout de même étaient joliment nombreux. La piste était en assez bonne condition. Les courses ont fourni plusieurs surprises, mais en ce qui concerne les paris, les bookmakers ont eu le dessus, un seul favori gagnant au cours de l'après-midi. Le steeplechase fournit le plus intéressant spectacle. Dr Coop fut en évidence au début, mais ne termina la course qu'en quatrième place, Arquebus, Arezzo et Jack Catey ayant tour à tour dépassé.

SOMMAIRE :

1ère course—Prix de l'Hôtel Curslake, \$250 — 3/4 mille—Jack Adie, 107, 3 à 1, McQuade, 1er ; Vint, 96, Thompson, 15 à 1, 2e ; May Boyd, 101, Coburn, 8 à 5, 3e. Temps 1:24. Sance Boat, Zellmore, Battled, Save, In the push ont aussi couru.

2ème course—4 1/2 furlongs—Edgeworth, 105 (Henson) 3 à 1, 1er ; Sam Luis, 107 (Ryan) 4 à 5, 2e ; Lizzie A, 99 (J. Daly) 6 à 1, 3e. Temps 1:00. Cupa, Matanzas, Mistigri et Amoro ont aussi couru.

3ème course—Prix "El Padre" 3/4 mille, Estaca, 113 (Coburn) 4 à 1, 1er ; Nancy Till, 108 (J. Daly) 3 à 2, 2e ; M. Murphy, 99 (Wonderly) 6 à 1, 3e. Temps 1:22. By George, Captive, Franconi, Miss Fensoland et Ida Fordham ont aussi couru.

4ème course—Prix Forest & Stream Club, bourse \$1000—3/4 mille—Althea, 96 (Coburn) 6 à 1, 1er ; Ocie Brooks, 94 (Thompson) 8 à 5, 2e ; Bell Punch, 101 (McQuade) 3 à 1, 3e. Temps 1:33. Looman, Hie Away, Alfred Vargrave et Talala ont aussi couru.

5ème course—3/4 mille—Lizzie Kelly, 97 (Coburn) 3 à 2, 1er ; Governor Russell, 110 (Wilson) 15 à 1, 2e ; Intent, 88 (J. Daly) 3 à 1, 3e. Temps 1:23. Winepress, Left Bower, My Lizzie, Viola K et Clissetta ont aussi couru.

6ème course—Handicap Steeplechase—2 milles — Arquebus, 102 (Moxley) 6 à 1, 1er ; Arezzo, 105 (Hueston) 2 à 1, 2e ; Jack Carey, 130 (Johnson) 10 à 1, 3e. Dr Coop, Lastfellow, The Monon et Acota ont aussi couru.

COURSE DE 5.000 SOUVERAINS

Londres, 22.—Hier à la seconde journée de la réunion d'été de Lansdowne, le National Breeds Produce Stakes, de 5000 souverains, distance de cinq furlongs, Star Shoot, poulain azean, du capitaine Gustave Lader, monté par L. Reiff, et un poulain bai, de sir H. Waldie Griffiths, piloté par Tod Sloan, sont arrivés ensemble. Le poulain Losnore, de J. H. Meeshers est arrivé troisième. Il y avait quatorze partants.

BASE-BALL

LIGUE DE L'EST

Deux splendides parties ont été jouées hier entre Montréal et Rochester. Montréal a gagné la première et perdu la seconde. Le point saillant de l'après-midi fut l'exploit d'Odwell, ce dernier lançant la balle du fond du champs de centre au home plate faisant mourir Lush et deux home runs de Phelps. Scores.

MONTREAL										
Première partie :										
	AB	R	IB	PO	A	E				
Schiebeck, ss.	4	0	0	3	3	0				
Lizotte, rf.	4	1	1	0	0	0				
Henry, 3b.	4	0	2	0	4	1				
Odwell, cf.	4	0	1	1	1	0				
Dooley, 1b.	4	0	3	15	1	0				
Raub, lf.	4	0	1	0	0	0				
Johnson, 2b.	4	1	1	3	2	0				
Phelps, c.	4	2	3	4	3	0				
Sauders, p.	3	0	0	1	4	0				
Total	35	4	12	27	20	1				

ROCHESTER										
Deuxième partie :										
	AB	R	IB	PO	A	E				
Lush, cf.	4	0	0	3	0	0				
Smith, 2b.	4	0	1	3	2	0				
Campau, lf.	4	0	1	2	0	0				
O'Hagan, 1b.	4	0	1	8	1	0				
Bonner, ss.	4	0	1	1	2	0				
Householder, rf.	4	1	1	1	2	0				
Greminger, 3b.	4	2	2	1	1	0				
Dixon, c.	3	0	1	5	1	0				
Murphy, p.	3	0	2	1	4	0				
Total	34	3	11	16	11	0				

Score par inning :	0	1	0	0	0	0	2	3
Rochester	0	1	0	0	0	0	1	4
Montréal	0	2	0	1	0	1	4	
Batteries : Morse et Dixon ; Saunders et Moran.								

SOMMAIRE :

Coup pour 2 buts Henry (2), Phelps Greminger, Murphy. Home runs, Phelps (2), Greminger. Buts sur balles de Souders 1, struck out par Souders 3, par Murphy 5. Laissez sur les buts Montréal 5, Rochester 6. Double jeu Schiebeck à Johnson, Murphy à O'Hagan. Sacrifice Murphy. Umpire O'Neil.

Durée : 1.55. Assistance 2.000.

MONTREAL										
Deuxième partie :										
	AB	R	IB	PO	A	E				
Shiebeck, ss.	4	0	0	0	4	1				
Lizotte, rf.	5	1	1	1	0	0				
Henry, 3b.	4	0	0	2	1	0				
Odwell, cf.	3	1	1	1	5	1				
Dooley, 1b.	4	1	0	14	5	0				
Raub, lf.	4	0	0	2	0	0				
Johnson, 2b.	4	1	2	4	6	0				
Phelps, c.	3	0	0	2	1	0				
McFarlan, p.	4	0	1	0	3	0				
Total	34	3	6	30	16	1				

ROCHESTER										
Deuxième partie :										
	AB	R	IB	PO	A	E				
Lush, cf.	4	0	2	2	0	0				
Smith, 2b.	4	1	2	4	3	1				
Campau, lf.	5	1	1	1	0	0				
O'Hagan, 1b.	5	2	2	9	0	0				
Bonner, ss.	4	1	6	5	1	3				
Householder, rf.	5	0	4	2	0	0				
Greminger, 3b.	5	0	1	2	3	0				
Deal, c.	5	0	1	5	1	1				
Bower, p.	5	0	0	0	2	0				
Total	42	7	14	30	15	3				

Score par inning.	0	0	1	0	1	0	4	7	8	3
Rochester	0	0	1	0	1	0	1	4	7	8
Montréal	0	1	0	0	0	1	0	3	6	2
Batteries : Bowen et Deal, McFarlan et Phelps. Umpire O'Neil.										

SOMMAIRE

Coup pour 2 buts, Bonner, pour 3 buts, Householder. Passed ball, Deal. Buts sur balles de McFarlan 2, de Bower 2. Frappé par le pitcher par McFarlan 1. Struck out, par McFarlan 1, par Bowen 5. Laissez sur les buts, Montréal 5, Rochester 8. Double jeu, Schiebeck à Johnson, Smith à Bonner à O'Hagan Bonner à Smith à O'Hagan. Buts volés, Schiebeck. Lizotte, Odwell, Lush (2), O'Hagan, Bonner (2), Householder. Durée 2.95, assistance 2.000.

A TORONTO										
Première partie.										
		R	H	E						
Toronto	2	0	0	1	0	0	0	3	5	3
Syracuse	0	1	0	0	1	1	1	5	9	0
Deuxième partie.										
		R	H	E						
Syracuse	0	0	0	0	0	0	0	2	10	2
Toronto	0	1	0	4	0	0	0	5	12	2
Batteries : Altrock et Messitt ; Williams et Bemis. Umpire Rinn.										

A PROVIDENCE

Springfield	0	0	0	0	0	0	0	R	H	E
Providence	0	1	0	1	0	1	0	6	2	0
Batteries : Pappalau et Toft, Evans et Leahy. Umpire Hunt.								4	10	1

A WORCESTER

Hartford	1	0	1	0	0	0	0	R	H	E
Worcester	0	0	0	5	8	0	1	2	5	5
Batteries : Klobedanz et Kittredge, Hemming et Steel man. Umpire O'loughlin.								12	18	4

JOS. MARIER

LA CROSSE

Grande victoire pour Le National

Cornwall est défait par un score de 2 à 1.

Après avoir essayé une série de revers désastreux, le National a remporté hier une victoire signalée. Le Club Cornwall a été défait par un score de 2 à 1 après une partie des plus excitantes qui ont jamais été jouées. Cette victoire du National a causé une joyeuse surprise aux nombreux amis du Club, car il convient de dire qu'en général on ne s'attendait pas à une victoire. Le jeu a été dur, rude même pour ne pas dire brutal. M. le referee Chitty a mis une demi-douzaine de joueurs hors du jeu. Brown et Cameron en vinrent aux coups et furent mis hors du jeu pour la balance de la joute. Brennan, Saint-Aubin, Degan, Tobin, furent envoyés à la clôture pour quelques minutes. Plusieurs joueurs se firent en outre blesser, Cavanagh, Cousineau, Hess. Il n'arriva cependant aucun accident sérieux. La première partie dura 30 minutes et fut gagnée par Brennan. Cornwall prit la seconde après 21 minutes d'une lutte acharnée. Les deux côtés luttèrent ensuite avec un emportement qui ressemblait à de la fureur, mais, les forces étaient réunies, équilibrées et les deux défenses étaient si fortes que ni Le National ni Cornwall ne put faire un nouveau point avant l'expiration du temps de la joute. La lutte recommença donc comme de plus belle après un repos de deux minutes. Après quelques passes cependant, Lamoureux passa la balle à Brennan qui lança dans les buts. Une immense acclamation s'éleva de la foule des spectateurs. Le National venait de remporter une victoire signalée, après l'une des luttes les plus contestées que l'on puisse voir. Les nouveaux joueurs, Lachapelle et Lamoureux se distinguèrent fort. Encore une couple de parties et ce seront des étoiles. L'Heureux et Kavanagh ont été les héros du jour. Marcelin a brillé d'un éclat particulier au centre, et Cousineau a fait merveille dans sa nouvelle position. La défense de Cornwall, et particulièrement le grand White, s'est admirablement comportée, et le National n'a pas un mince mérite d'avoir défit de pareils adversaires. Le score donne une bonne idée de ce que fut la partie, et de la force respective des deux clubs. Le National maintenant qu'il possède de joueurs sur lesquels il peut compter, devrait voir la chance lui sourire. Le referee Chitty mérite un bon mot, car il a su empêcher toute brutalité. La partie enregistrée par Cornwall fut gagnée par Allan.

L'assistance était d'environ 1,400 personnes. Le terrain était en parfait état. La prochaine rencontre du National sera avec le club Montréal, dans deux semaines.

Premier Voyage
Premier Mensonge

TROISIÈME ÉPIQUE

Tout à coup, la cloche du bateau sonna. Nous arrivions à la halte. On voyait, à travers les hublots du salon, le pont suspendu qui fait communiquer Tournon avec Tain, comme chez nous celui qui rejoint Beaucaire à Tarascon. Seulement à Beaucaire, le pont est bien plus beau, le Rhône plus large, le ciel plus bleu. C'est le Midi enfin... et, le Midi était loin.

— Eh bien ! que faisons-nous ? demanda la mienne vivement. Faut-il que je cherche une voiture ? J'aurais dû répondre carrément :

— Non !
Je n'en eus pas le courage. Et, sitôt le vapeur à quai, mignonnes et dodues, leurs paniers au bras, leurs fanchons sur la tête, nos Lyonnaises descendirent en ville et emmenaient Léonce avec elles, sous prétexte de les aider à porter les provisions. Grave imprudence encore ! Restés à bord tous les deux, nous nous serions concertés ; devant la détresse de nos porte-monnaie, nous aurions compris la folie, l'impossibilité de ce projet. Au lieu de cela, voilà Léonce et l'amie de Mme Brouillard qui arrivent en courant au bout d'un quart d'heure à peine, descendant tout essouffés au salon, où j'étais encore immobile et songeur à la même place, pendant qu'à grand fracas, on transportait le charbon dans la soute.

— Superbe ! superbe ! répétait mon cousin, qui me parut absolument fou.

Impossible de lui arracher d'autres paroles que celle-ci.

Par la Lyonnaise, j'appris qu'ils avaient tout trouvé : cheval, voiture, dans des conditions modestes. Oh ! très modestes. Il fallait seulement laisser en garanti, entre les mains du loueur, une somme assez importante. Quelle somme ? Je ne m'en souviens plus, vous pensez ; mais elle était si loin, si loin de ce qui nous restait en caisse, que ma figure dut changer de couleur.

— Ce ne sont que des arrhes, vous comprenez ! me disait l'amie pour me rassurer.

Et je répétai avec elle, sans conviction :

— C'est vrai, ce ne sont que des arrhes.

Elle reprit, toute haletante :

— La difficulté n'est pas là... L'ennui, pour nous, c'est que le capitaine connaît nos maris, et il ne faut pas que nous ayons l'air de quitter son bateau tous les quatre ensemble. Aussi, Mme Brouillard est restée chez le loueur où elle m'attend... Je vais dire au vieux Reboul que mon amie est souffrante, que nous allons nous arrêter deux ou trois jours à Tournon. Quant à vous, mes petits, vous ne serez pas en peine de trouver un prétexte. Sur tout, ne quittez le bateau qu'à la dernière minute... On ne partira pas avant une grande minute... On ne partira pas avant une grande heure d'ici. Vous avez tout le temps de ficeler vos paquets, de régler vos notes. Rendez-vous chez le loueur, devant l'église Saint-Julien, dont on aperçoit la tour. Nous vous attendrons dans la voiture attelée. Arrivez vite.

Diabole de petite Lyonnaise ! Tout en parlant, elle avait décroché leur rideau bleu, roulait dedans des châles, des fichus, bouclait le minable sac de nuit où tenait très à l'aise le trousseau des deux grandes dames de Lyon, et déjà elle trottait en quête du capitaine sur le quai noir de charbon, que j'en étais encore à me demander le parti que j'allais prendre. Pour commencer, je réglai mon compte avec le steward et m'aperçus qu'en déjeuners, dîners et divers, la cuisine du bord avait épuisé presque toutes nos finances. Au plus, nous restait-il deux ou trois louis pour attendre Lyon et ne pas nous trouver au dépourvu en arrivant, si le censeur du lycée qui devait nous attendre au bateau ne s'y trouvait pas, par hasard.

Mais, maintenant, que faire ? Sans doute, ces dames étaient riches. Des marchands de soie de la place des Terreaux, c'est très riche, quoique, cependant, ont nous eût tout laissé payer sur le bateau, et même à terre. Du reste, riches ou non, nous ne pouvions pas décemment nous laisser nourrir et voiturier par des dames. Autre objection : je ne savais pas conduire, ni atteler, ni dételier ; au premier tournant de route, je nous voyais dans le fossé. Non, c'était impossible ! Il fallait leur écrire, faire vite, porter chez le loueur un mot bien simple, bien sincère, où j'avourais tout ce que nous étions et ce que j'avais menti.

Mais la vanité maudite qui m'avait jeté dans cette impasse m'empêchait encore d'en sortir. La honte de l'avoir à faire retenait ma plume. Sitôt ma lettre reçue, elles reviendraient certainement. Comment nous retrouver en face d'elles ?

L'instant approchait et la dernière benne de charbon venait de passer du quai sur le bateau... Oh ! ce pont mélancolique qui se reflète et tremble dans l'eau grise, cette grue sinistre dressée sur la berge comme une potence, cette tour de Saint-Julien au bas d'un rocher noir, comme tout ce paysage les évoque au fond de ma mémoire, ces minutes d'angoisse et d'incertitude où, penché sur la rampe du navire, tenant entre mes doigts fébriles la pitieuse messive que je m'étais enfin décidé à écrire, je ne pouvais me décider à l'envoyer !

— Voyons, Léonce, il faut prendre un parti, dis-je à mon cousin qui m'avait demandé à relire la lettre encore une fois.

— Tu as raison, il faut prendre un parti. Et, me regardant avec son étrange sourire en encoignure :

— Dans cinq minutes il serait trop tard, elles n'auraient plus le temps de revenir.

— C'est vrai, tout de même, qu'elles ne pourraient plus embarquer.

Je fis signe à un homme du port et lui tendis la lettre par-dessus le bastingage en donnant l'adresse du loueur en face Saint-Julien.

— Don ! Don ! Don !

C'était la cloche du départ :

— Vite ! vite ! Dépêchez-vous !

L'homme nous cria :

— Y a-t-il une réponse ?

Mais le rivage était déjà loin, la cheminée du bateau se baissait pour passer sous le pont et l'homme ne vit que nos gestes désespérés dans des tourbillons de fumée noire.

D'abord, ce fut un grand soulagement pour mon orgueil, avec un petit remords dans le fond. En définitive, ces dames avaient de l'argent, elles se feraient voiturier à Lyon ou prendraient le bateau du Rhône dans trois ou quatre jours, s'il était vrai que le chemin de fer leur ébranlât les nerfs. Et, au moins, nous échappions à l'humiliante explication qu'il aurait fallu avoir avec elles. Heureux de cette idée, le reste du jour me sembla un beau rêve. Vers le soir, comme le *Bonnardelle* s'amarrait au long du bord, près de ne pas le petit pays, le capitaine, passant à côté de nous sur le pont, nous dit un mot sur Mme Brouillard, restée en souffrance à Tournon, et nous apprîmes de lui que nos grandes dames étaient les femmes de deux chefs d'atelier, deux canuts de ses amis... Des femmes de canuts !... Mais alors, comment s'en tireraient-elles, les malheureuses ? C'était affreux, ce que j'avais fait. J'essayais de tricher avec ma conscience.

— C'était un malheur. Je croyais que la lettre arriverait à temps.

Mais ma conscience me répondait :

— Tu mens !

Et d'un ton si péremptoire que je n'avais plus rien à dire. De cruels remords me poursuivaient toute la nuit ; sur le coin du divan où dormaient les Lyonnaises, je voyais, en imagination, leur pauvre sac tout fané, le panier aux provisions lamentables. Mme Brouillard, surtout, me faisait de la peine, douce et triste, avec des yeux désolés qui semblaient me dire :

— Ah ! c'est mal, c'est très mal.

Au petit jour, je me levai, ne pouvant dormir, et montai sur le pont, laissant Léonce abîmé dans un lourd sommeil que n'enflammerait aucun remords. Là-haut, l'air était vif, le ciel et l'eau ouatés, étouffés de brumes blanches. Sur l'avant, les soldats couchés en

tas, avec leurs pantalons rouges dépassant leurs couvertures, donnaient l'impression d'un coin de champ de bataille. Des hommes du *Bonnardelle* couraient le long du quai, détachant les amarres humides. Un autre, évitant de marcher sur les corps étendus, gagnait l'avant pour sonner la cloche, dès que la montre de l'habitable marquerait cinq heures. Tout à coup, une cariole attelée d'un cavalot, à fond de train tourna le coin d'une rue de campagne et vint s'arrêter devant le bateau. Deux femmes empaquetées de châles descendirent de voiture, payèrent à la hâte le paysan en blouse qui les conduisait.

— Tê, tê ! Mme Brouillard ! cria la voix enrouée du père Reboul.

Je n'eus que le temps de me sauver à l'avant et de me blottir sous ma couverture dans le tas, pendant que les Lyonnaises descendaient au salon sans répondre aux galanteries du capitaine. Un moment après, Léonce, la figure bouleversée, sinistre à la fois et très bouffon, venait me rejoindre et me racontait la façon violente dont l'amie de Mme Brouillard l'avait arraché du sommeil et précipité de la banquette sur laquelle il s'était. Pauvres femmes, leur fureur était bien excusable ! Dire que, pour rejoindre le bateau, elles avaient dû faire douze lieues, la nuit, par des routes affreuses, dans une charrette de boucher ; et le loueur qu'il avait fallu indemniser, et une foule d'autres choses qu'elles ne pouvaient pas dire. Ah ! elles s'en souviendraient des élèves de la marine !...

— Et Mme Brouillard est-elle aussi irritée que la mienne ? demandai-je tout bas à Léonce, tandis que la cloche annonçait le départ et que nos troupiers commençaient à ouvrir les yeux autour de nous.

— Non, pas aussi méchante. Elle m'a seulement dit que jamais, plus jamais, nous ne causerions de Namouna.

QUATRIÈME ÉPIQUE

Ne vous semble-t-il pas que, dans cette traversée de Beaucaire à Lyon, qui n'a pas duré certainement plus de cinq jours, les journées ont la longueur d'un voyage au long cours ? Cela tient moins, j'imagine, à la monotonie du décor qu'à l'identité des deux principaux personnages, toujours les mêmes, ne se modifiant en rien au contact des hommes ni des événements. Le paysage, lui, changeait presque à chaque tour de roue. Je crois vous avoir dit comment le Rhône, à mesure que nous montions, passait du bleu foncé au bleu clair, puis à des tons de platine et d'acier qui faisaient du Rhône de Beaucaire un Rhône tout différent du Rhône de Lyon. Même variété sur le rivage. Aux mas du Midi, brûlés et roux, succédaient les riantes fermes bourguignonnes ; aux pâles verdures de Provence, aux gros pâturages de l'Ardenne et de l'Isère, le vert humide et gras du Lyonnais.

Ce qui ne changeait pas, c'était nous, c'étaient ces deux petits hommes vantards et incorrigibles auxquels ne servait aucune leçon et que vous auriez vus, après leur ridicule aventure avec Mme Brouillard et son amie, réinstallés sur l'avant du *Bonnardelle* et reprenant pour les bons troupiers, retour de Crimée, la suite de leurs abracadabrantes aventures en Orient, aventures de terre et de mer, guerroyantes et ballantes, avec accompagnement de gestes, de gambades, imitations de cris d'animaux, de bruits et d'instruments variés. Pour nous mettre à l'aise, les deux artilleurs, témoins de mon accident, avaient quitté le bord à une des dernières escales, et sûrement sans souffler mot de ce qui m'était arrivé, car je ne surprenais pas l'ombre d'une raillerie dans les regards ingénus et bons qui m'entouraient. Que pouvais-je bien leur raconter, à tous ces braves gens ? De quelques prouesses et quels prodiges d'adresse et de courage osais-je me vanter devant ces hommes qui, tous, avaient vu la mort en face, et quelques-uns sans baisser les yeux ? Il me serait difficile de le dire. J'ai écrit tant de romans, depuis ceux que j'improvisais dans ce voyage ! Pourtant, certains détails me reviennent, un coup de lumière, arrivé je ne sais d'où, frappe et fait revivre, au lointain de mes souvenirs, un nom, un visage que je croyais oublié, perdu. Ainsi, ce nom de Josse, qui vous rappelle à vous l'orfèvre de Molère, à moi me rappelle la pauvre figure terreuse, douloureuse, l'haleine brûlée d'alcool d'un de mes troupiers, un chasseur de Vincennes, cour et trapu, ambulé d'une main. En même temps, ce nom évoque pour moi une fin de jour brumeuse.

Le *Bonnardelle* vient d'accoster et ce grand cri s'élève par tout le bord, redit et crié cent fois :

— Josse est tombé à l'eau ! Josse est tombé à l'eau !

Le pauvre diable étant ivre, comme toujours, le pied lui avait manqué, sans doute, en franchissant la passerelle ! Et je me vois, courant sur le pont avec le geste d'enlever ma jaquette, j'entends les soldats murmurer autour de moi :

— L'officier, laissez passer l'officier !

Car je leur avais raconté mes prouesses comme nageur, le Bosphore traversé en faisant la planche, et combien de sauvetages accomplis ! Qu'est-ce que c'était pour moi de repêcher le brave Josse, je vous le demande ?

Pêchère ! je me le demandais aussi, en regardant l'eau du fleuve rapide et profonde, tandis que je songeais avec épouvante :

— Comment vas-tu faire, malheureux ? Tu ne sais pas nager. Il faut y aller, pourtant, ou tu es perdu d'honneur devant tous ces hommes... En avant ! Zou !

Et je crois bien que, l'orgueil aidant, tout ce monde qui me regardait, l'espoir qu'il se trouverait quelqu'un qui me tirerait d'affaire... oui, je crois que j'aurais fait la folie de sauter dans le Rhône, quand soudain on cria de l'arrière :

— Il l'a ! Il le tient ! Sauvé ! Bravo ! Sauvé !

Et j'aperçue au loin, sur la berge, Josse qu'on rapportait à bord, grelottant et dégoûlant, puis, le suivant, entouré de monde, son sauveur qui riait, s'ébrouait très simple au milieu des acclamations. Ce sauveur, ce héros, c'était, devinez qui ?... L'homme de Saint-Quentin, mon Anglais !

Comme à chaque correction, à chaque claque formidable dont le sort se plaisait à corriger ma vanité, cette fois encore je dus rester penaud après cette épisode et tenir ma langue tranquille quelque temps ; mais pas très longtemps, n'en doutez pas. Croyez qu'il y en eut encore, des aventures mensongères, racontées et gesticulées par l'élève de Varna, sur le gaillard d'avant et que les deux petits Montpelliérains s'écrièrent souvent avec transport :

— Oh ! de ces mœurs !

Seulement, à partir du sauvetage de Josse, toute cette fin de traversée s'embrouilla, s'embruma, comme si, en approchant de Lyon, la ville aux deux rivières, toujours brumeuse et pluvieuse, un grand rideau de nuées eût enveloppé le *Bonnardelle* et tout ce qui se passait à son bord. Je me souviens cependant qu'en arrivant vers la Mulatière, — on désigne ainsi le point précis où la Saône se jette dans le Rhône un peu au-dessous de Lyon, — et comme je venais de me livrer à une de mes improvisations les plus étourdissantes, prenant Léonce à témoin de la véracité de mon histoire, tout à coup l'Anglais, que je n'avais pas vu et qui m'écoutait depuis un moment, me dit avec un bon sourire :

— C'est vrai, jeune homme, vous sortez de l'Ecole de Varna ?

Je me retournai les yeux flamboyants, la crête redressée comme un jeune coq :

— De l'Ecole de Varna, oui, monsieur, parfaitement.

— Et votre cousin aussi, je suppose ?

— Oui, monsieur, mon cousin aussi.

— Mais alors, pourquoi portez-vous l'écrit, sur tous les boutons de son gilet : "Lycée de Nîmes ?"

Et son doigt appuyé sur la poitrine de Léonce, complètement ahuri, dénonçait à tous les marques du mensonge, pendant que le gaillard d'avant, tout entier, retentissait d'un immense éclat de rire. Quant à moi, il n'y a pas de mot pour exprimer mon indignation, ma rage folle contre l'Anglais, contre Léonce, contre mes troupiers... A ce moment, par bonheur, quelqu'un dit :

— Voilà Lyon.

Et personne ne s'occupa plus que du débarquement. Ce fut le dernier épisode de mon voyage. Que ceux qui l'ont lu ne me demandent pas ce que devinrent Mme Brouillard et son amie, ni les petits Montpelliérains, si j'oublie, ni toutes les ombres chinoises que je viens de faire évoluer comme dans un rêve rétrospectif, bien fugitif et bien lointain.

Je le répète, ceci n'est pas un roman.

Quant une transition ou un dénouement manque à mon récit, je n'ai pas le droit de l'inventer. C'est pourquoi, ne me rappelant plus rien de mon arrivée que marque l'algare de l'Anglais, je la laisse s'éva-

nouir dans les brouillards du Rhône et de la Saône, unis et confondus. Qu'on sache seulement qu'avant de quitter le bateau, je ne sais quel hasard me révéla le nom de mon ennemi, l'Anglais de Saint-Quentin.

Il s'appela... Et, au-dessous de ce nom trop connu pour que je l'écrive ici, je lus avec épouvante :

"Capitaine de frégate, maître de conférences à l'Ecole polytechnique."

Capitaine de frégate ! Et c'est devant lui que l'élève de Varna racontait et mimait toutes ses aventures de mer !

V

ÉPIQUE

Vers la fin du dix-huitième siècle, la bonne Mme de Genlis, institutrice ou gouvernante des enfants d'Orléans, si elle avait eu à sa disposition les souvenirs que je viens d'énumérer, en aurait fait certainement un livre de morale et d'éducation, *ad usum Delphini*, avec ce titre : *Alphonse et Léonce ou les Victimes de l'Imagination*. C'est bien, en effet, ce que nous avions été tout le long de notre voyage et ce que nous devons être tout le reste de notre vie.

Quelque quatorze ou quinze ans après, devenus hommes tous les deux, nous causions de cette remontée du Rhône sur le *Bonnardelle*. Léonce était venu me voir à Champrosay, en 1869, dans la maison d'Eugène Delacroix, que j'habitais avec ma femme et mon premier enfant, l'auteur des *Morticoles*, alors tout petit, tout blond, tout vêtu de blanc. Nous parlions du voyage, nous nous rappelions les détails, les désillusions de la route, et avant le départ tout ce qu'on forgeait de projets, de rêves, d'ambitions dans la petite cour de la pharmacie, pendant que le timbre de l'entrée sonnait à chaque instant avec le cri de :

— Magasin ! quelqu'un :

Lui, tout à coup très grave :

— Ah ! comme nous avons changé, depuis.

— Tu trouves ? répondis-je en riant. Je faisais, au contraire, cette réflexion que nous étions toujours les mêmes. J'ai continué ce que je commençais sur le *Bonnardelle*, à inventer des histoires pour faire rire ou pour émuoir un cercle de braves gens ; et, toi, tu as continué à mimer, à jouer des personnages, à te mettre dans des masques divers de crime ou de passion.

— Oui, mais, comme sur le *Bonnardelle*, j'ai bien peur d'avoir gardé toujours les boutons de ma tunique de lycéen !

Il faut vous dire que Léonce avait pris le théâtre comme carrière et jouait la comédie sans grand succès, ayant eu, ainsi que ceux qui ne passent pas au Conservatoire, à débiter sur les scènes infimes, dans les rôles inférieurs et dans la banlieue de Paris.

A cette date, 1868-1869, il jouait au Théâtre-Montparnasse, rue de la Gaité, avec un très beau garçon, très célèbre depuis, mais alors absolument inconnu, M. S... Je ne sais pas ce que gagnait M. S..., à l'époque, mais je me rappelle que mon pauvre cousin avait quarante francs par mois, très irrégulièrement payés, car un jour, lui demandant s'il ne comptait pas être augmenté bientôt :

— Ne m'en parle pas, répondit-il. J'étais à quarante francs, on vient de me mettre à vingt francs.

Et il ébauchait, en me disant cela, son amer sourire de coin qui m'a toujours impressionné.

Quelques mois après, c'était la guerre, et je puis même vous donner, sur cette déclaration de guerre un détail. Dans l'atelier de Delacroix, où était mon cabinet de travail, il y avait des esquisses du maître peintre et une grande toile décorative de Riesner, parent de Delacroix, esquisses d'un plafond de l'Hôtel de Ville : la *Victoire*, une victoire envolée dans des draperies claires et sonnant une trompette triomphale. Ce matin de 1870, dans une séance mémorable à la Chambre, M. de Gramont annonça la guerre et, coïncidence étrange, ce grand tableau, vers la même heure et sans qu'on sache pourquoi, s'écroula sur le plancher avec fracas.

Quelques jours après, je reçus une très belle lettre de Léonce :

"J'en ai assez, de jouer des rôles. Je vais entrer " dans la vie sérieuse. Jusqu'à présent, je n'ai fait des " gestes que pour le compte d'autrui. Je vais agir pour " mon propre compte. Je viens de m'engager dans un " bataillon de ces petits vatriers (chasseurs de Vincennes) que nous aimons tant sur le *Bonnardelle*."

Alors, moi aussi, je rentrai à Paris, je ne fis plus de romans ni de pièces, je cessai de raconter des histoires pour le gaillard d'avant, et, pendant tout le temps de la guerre, je fis partie du 90e des gardes nationaux, dans les bataillons de marche qui dépassaient les remparts et qu'on était censé envoyer du feu. Hélas ! je dois dire que les rares fois où j'ai tiré des coups de fusil sur les Prussiens, on entendit siffler leurs balles et craquer leur obus, ce ne fut jamais dans mon bataillon, qui ne marchait guère, non par mauvaise volonté, mais parce que Trochu, le gouverneur de Paris, était un Provincial, une vieille brisque, qui se méfiait de l'élément civil et n'a jamais usé de ce qu'il tenait alors dans Paris de bonne volonté et de courage.

Naturellement, pendant ces six mois, tout le temps du siège, bloqué, emprisonné, je n'entendis plus parler de Léonce, mais je pensais à lui souvent, quand nous étions de grand garde et qu'on disait aux avant-postes, l'oreille tendue vers l'horizon brumeux et neigeux, où l'on croyait entendre des fusillades lointaines :

— Voilà Chanzy qui approche !

Où, quand le vent soufflait du Nord ;

— Faidherbe ne doit pas être loin !

Moi, songeant à mon cousin, je me le figurais apparaissant tout à coup parmi les tirailleurs français de l'armée de délivrance.

Mais, chaque fois, c'était la même désillusion. Chanzy n'arrivait pas. Faidherbe restait au loin, et j'étais toujours sans nouvelles de mon cher Léonce quand Paris vaincu ouvrait ses portes : ne me faites pas parler de ces jours-là, ils furent trop lugubres, car l'on sentait dans l'air comme un avertissement qu'allaient s'accomplir de terribles désastres.

Enfin, je finis par savoir ce qu'il était advenu de mon pauvre ami. Léonce avait disparu après la victoire de Bapaume ; il était dans l'armée de Faidherbe, 18e chasseurs à pied. Il commandait — sergent médaillé — la première ligne des tirailleurs.

C'était un tireur merveilleux. Atteint d'abord à la main gauche, au commencement de la bataille, il se fit panser sans quitter ses hommes, qui ont raconté le fait plusieurs fois. Ensuite, blessé au bras, et ne pouvant plus tenir son fusil, il voulut rester quand même sur le champ de bataille pour donner l'exemple à ses soldats ; puis, se sentant défaillir et sans permettre que personne l'accompagnât, son fusil en bricole, il partit pour l'ambulance, en disant à ses tirailleurs :

— Courage, mes enfants, ça marche, ça va bien ! en rectifiant encore, avant de partir, les hausses des chassepots.

Depuis ce moment, on ne l'avait plus revu, on n'avait plus entendu parler de lui.

La pauvre mère, veuve, après avoir d'abord attendu écrit à tous les chefs, à toutes les ambulances où restaient encore des soldats, puis en Allemagne, où elle pensait que peut-être son fils était prisonnier, et recevant toujours la même réponse : " pas de nouvelles ", la malheureuse mère était partie en un pèlerinage de désespoir. Elle était allée elle-même voir Faidherbe qui, plein de bonté, l'avait fait conduire sur le champ de bataille de Bapaume et, de là, dans les ambulances militaires et civiles : à Saint-Quentin, dans toute la région.

Elle était revenue, brisée, découragée, avait traversé Paris pour retourner à Nîmes, gardant toujours au cœur, sans qu'elle osât l'avouer tout haut, l'espoir que Léonce allait reparaitre, tout à coup, en surprise.

— Vois-tu, mon enfant, me disait-elle, ce qu'il y a de plus terrible, c'est ce maudit timbre de la porte d'entrée. Oh ! ce timbre qui sonne dix, vingt fois par heure, et qui vient me chercher dans tous les coins de la maison et me fait sauter le cœur chaque fois et corré vite, vite à la pharmacie pour voir si, par hasard, ce ne serait pas lui !

Elle retourna dans sa triste maison. Combien de jours, combien de mois, combien d'années encore a duré le supplice de la pauvre mère, le martyre du timbre toujours agité comme le grelot d'or de l'espérance qui ne peut pas mourir au cœur des mères ?

J'ai souvent repensé à cette mort tragique.

Evidemment, Léonce a été écrasé par quelque obus, défiguré, en revenant de l'ambulance, et jeté à la fosse avec tous les débris funèbres dont se couvre un champ de bataille.

Si, frappé trois fois dans la même journée, il s'est vu mourir quand il est tombé, je pense que cette fin

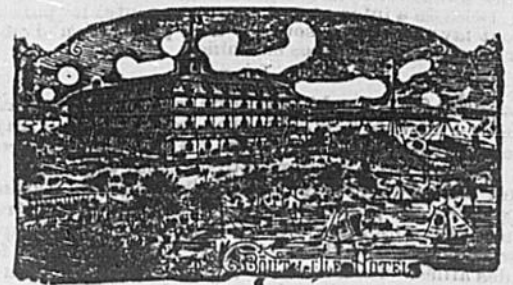
brusque et prématurée n'a pas dû le surprendre. Quelque secret pressentiment devait l'en avertir de tous temps et c'est ainsi que je m'explique le pâle sourire en coin qui m'a si souvent troublé, sur ce visage ami et familier. C'est avec ce sourire que je te vois couché dans les sillons de Bapaume, cher compagnon d'enfance ; c'est avec ce sourire désabusé, lugubre, tout marqué de la désillusion des morts jeunes que tu m'apparais toujours quand je pense à toi.

ALPHONSE DAUDET

(Fin.)

Aujourd'hui au Bout de l'Isle

Il y aura aujourd'hui, au Bout de l'Isle, une excursion dont nous conseillons à tous de profiter. Les nombreuses personnes qui y sont déjà allées n'ont eu qu'à se louer de l'hospitalité large et confortable de M. J.-B. Bureau.



L'Hôtel est des plus confortables, la salle à manger et les cabinets particuliers sont bien aérés et du dernier chic. Les repas sont exquis et tout est tenu sur pied qui défie toute concurrence.

Le voyage est très intéressant et la Cie des Tramways conduit les voyageurs directement à l'établissement de M. Bureau situé à la pointe de l'Isle.

Hotel Pelouquin AU SAULT RECOLLET
J.-M. DORAN, Propriétaire

Maintient sa renommée par l'excellence de ses vins et de sa cuisine.

AUJOURD'HUI De 3 à 5 h.
De 6 à 8 h.
Excellent repas à cinquante sous

L'endroit chic pour prendre un repas à la carte. Rafraichissements d'été. Les tramways électriques du Mile-End font un voyage toutes les 20 minutes.

Restaurant ARTHUR
1727, rue SAINTE-CATHERINE

L'endroit chic pour prendre l'apéritif et le pousse-café, liqueurs et cigars d'importation. 27-1-m.

SULPHUR SPRING HOTEL

Hôtel des Sources Sulfuriques
27, RUE NOTRE-DAME, VIAUVILLE, MAIS.
FERD. CORRIVEAU, Prop.

TEL. BELL EST 771.

H. REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,
LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spécialité de la maison : le meilleur vin canadien en ville. Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix ; cigares importés et domestiques.

Hotel Commercial Coin des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel.
F.-X. SAUVIAT, Prop.

Repas à toutes heures du jour servis avec promptitude, et préparés sous la direction d'un chef expérimenté. Cinquante chambres garnies.

Le meilleur dîner à Montréal pour 25 cents.

Hotel Richelieu Rue Saint-Vincent
MONTREAL

L.-A. COTE, Propriétaire
CHARLES-A. DROLET Gerant.

Cette maison vient de reprendre ses opérations après avoir subi des changements qui la placent aujourd'hui sur le pied des meilleures notes américaines.

La solution d'un grand problème : Le confort et le bon marché.

L.-A. LAPOINTE, OSBORNE-HOUSE
Coin des rues Craig et Sainte-Elizabeth
LAGER EXQUIS LIQUEURS DE CHOIX.

LA SOCIETE NATIONALE DE
SCULPTURE.

Le prochain tirage aura lieu le 15 août 1900, au No 175 rue Saint-Jean, Québec.

OUVRAGES D'ART.

1 Lot	\$15,000		\$15,000
1 Lot	4,000		4,000
1 Lot	2,100		2,000
1 Lot	1,000		1,000
2 Lots	500		1,000
5 Lots	200		1,000
25 Lots	60		1,500
60 Lots	25		1,550
100 Lots	40		4,000
200 Lots	20		4,000
300 Lots	12		3,800
500 Lots	8		4,000

LOTS APPROXIMATIFS.

100 Lots	\$ 20	\$ 2,000
100 Lots	12	1,200
100 Lots	8	800

NOTES DE LA SEMAINE

Pauline

Il était une heure de la nuit, quand je fus réveillé en sursaut par l'explosion d'un cri aigu et sauvage dont l'accent fit passer jusque dans mes moelles un frisson d'effroi.

Instinctivement, je fus sur mon séant, mal conscient encore, doutant si cette étrange clameur avait jailli du monde des réalités ou du royaume fantastique des chimères.

Puis, peu à peu, je rassemblai mes sensations et mes idées. J'avais encore dans l'oreille l'impression très nette et le déchirement de ce cri. Sa note perçante se prolongeait dans mon cerveau, se répercutant aux parois nerveuses et mettant en vibration les fibres lointaines. Evidemment, c'était du réel et je n'étais pas la dupe d'un cauchemar vulgaire.

Un instant je réfléchis. Puis, brusquement, me rejetant sur l'oreiller, du geste dépit d'un homme dont une mauvaise farce vient d'interrompre le sommeil :

— Bast ! le juron d'un chat en goguette ! me dis-je. Mais tout à coup un second cri plus strident, plus pénétrant, plus extraordinaire encore que le premier se faisait entendre, secouant de son horreur le calme silencieux de la nuit.

C'était un cri où toute une gamme de détresse intense éclatait, un appel effaré et fou, celui de la femme qu'on viole ou de l'enfant qu'on égorgé ; un hurlement tel que la peur on arrache quand son hypnotisme a saisi tout l'être en donnant aux cordes vocales une capacité invraisemblable et surhumaine. Et, chose étrange, on sentait dans ce cri de la colère, une colère violente et farouche, mêlée à la plus intime terreur.

Je n'en doutais plus à présent : c'était bien un chat qui avait troublé mon repos. Les chats ont, dans la nuit, de ces clameurs qu'on dirait échappées d'un clavier de mort ou d'un gosier de damné.

Mais tout de même, ce cri m'avait remué si avant par son intonation tragique, et l'être qu'il avait poussé paraissait dans un tel besoin de secours, que, sous une impulsion de pitié toute spontanée, je me dirigeai vers la fenêtre et l'ouvris.

La nuit était superbe, sans un souffle et sans un bruit, une de ces nuits montrées de juillet où l'atmosphère se défend si paresseusement, heureuse, après l'interminable hiver, de s'étaler au grand air, sans flanelles ni fourrures, et de faire enfin son petit rêve de tropique.

De lune point, mais l'arc électrique du coin de l'avenue Duluth projetait de mon côté un cône de lumière tremblotante et blanchâtre.

A travers les lattes obliques des persiennes, je plongeai mon regard dans l'étroit parterre séparant mon logis de la chaussée. Là sans doute se déroulait le drame dont l'inconnu m'inquiétait et m'intriguait.

Mes yeux tombèrent de suite sur deux formes indécises, campées en face l'une de l'autre, et toutes deux immobiles dans l'angle des murs du parterre. Puis, s'habituant à la demi-clarté, ils distinguèrent très bien deux chats se touchant presque de leur museau et se regardant fixement dans le vert phosphorescent de leurs prunelles.

Décidément, l'aventure devenait banale. J'allais assister tout bonnement à une querelle de matous, en train de se vider à coups de dents et de griffes.

Pourtant, résigné, par un reste de curiosité, à suivre la scène jusqu'au bout, j'examinai plus attentivement les deux félins.

L'un était un grand chat jaune, d'une maigreur de rêve, au poil long et désordonné, collé par endroit en plaques boueuses, avec des taches plus foncées lui marbrant la nuque et le dos ; un de ces chats d'égoût ne se réclamant d'aucune race connue et portant les hontes de bâtardises séculaires ; bohèmes en rupture de ban avec la société ; fauves revenus à la barbarie primitive ; ne se montrant jamais le jour, et qu'on voit, la nuit, surgir de cloaques insoupçonnés, la démarche cauteleuse, l'œil méfiant, comme des malfaiteurs en quête de butin ; chats invraisemblables et quasi-mythiques, évadés de sabbats, dignes des sorcières de Hoffmann ou d'Edgar Poe... Je voyais celui-ci devant moi, bien en lumière, découplant sur le sol son profil étique, l'air canaille, lamentable et décafé.

Dans l'autre individu qui lui faisait face, je fus stupéfait de reconnaître Pauline.

Comment, Pauline ? Eh ! oui, la chatte de la maison, notre chatte favorite et choyée. Et je dis stupéfait, car jamais, au grand jamais, je n'eusse imaginé Pauline engagée dans une pareille aventure.

Pauline, un type de chatte aristocratique et distinguée, élevée dans les bons principes, formée aux élégances mondaines ! Un modèle de réserve et de dignité, qu'on voyait à peine en plein jour dépasser le seuil de la porte, et qui aurait cru se compromettre par la moindre hardiesse, fût-ce envers les souris et les rats ! Heureux caractère pétri de douceur et de paresse, faisant patte de velours à toute créature, uniquement préoccupée du lustre de sa fourrure et de l'irréprochable tenue de sa coquette personne ! Une dame de la haute, quoi ! timide, délicate, férue de belles manières, ayant horreur de la vulgarité en tout !... C'était elle qui, au mépris de toutes les convenances, courait maintenant les rendez-vous nocturnes en compagnie de ce chat sans nom, de ce voyou !... elle qui sans doute avait poussé ce miaulement si terriblement farouche.

Acculée dans le coin du mur, elle restait là, frémissante, atterrée, et pourtant tenace dans sa résistance. A la lueur tamisée du réverbère, sa robe grise prenait par instant des reflets métalliques. Ses formes se dessinaient, gracieuses et pures, et sa pose pleine d'effroi n'altérait point leur féminine délicatesse. C'était bien la faiblesse charmante et désarmée en présence de la force hideuse.

Mais alors, je ne comprenais plus. S'agissait-il bien d'une querelle à propos d'os ou de moineau, comme je l'avais pensé d'abord ? Mais non, Pauline aurait cédé tout de suite et prestement se serait enfuie. Que signifiait donc cette lutte étrange ? Que lui voulait ce matou brutal et rogomme qui la dévorait du regard comme une victime ?

Et soudain, dans l'expression, dans l'attitude de ces deux êtres, je devinais un drame tout autre et tout autrement intime que celui d'une dispute vulgaire.

Le grand chat jaune était toujours planté droit sur ses pattes raidies. Il était visiblement agité d'une passion furieuse, qui se trahissait par le frémissement de ses vertèbres, mais surtout par le mouvement de sa queue dressée, se balançant et se tordant avec des souplesses de cobra qui va s'élançant sur une proie. Oh ! cette queue ! On y sentait vibrer l'obsession d'un désir intense, et pourtant encore contenu. Le corps restait immobile, ployé seulement d'une ondulation régulière et lente ; mais la queue battait l'air, à gauche, à droite, en arcs à la fois caressants et irrités. Elle roulait, abaissait, redressait sans repos ses anneaux nerveux ; et rien de plus expressif, de plus éloquent que son langage, sinon celui des yeux, flamboyant comme des tisons de soufre, et qui, fixement, fouillaient, transparaissaient, incendiaient les prunelles de l'autre, incapable de se soustraire à leur rayon.

Certes, ce n'était pas la haine qui luisait dans ces écarboucles étranges, qui frissonnaient dans cette queue passionnée : c'était l'amour, mais un amour féroc et fou, exaspéré de convoitise, surexcité par la résistance, et s'étant juré à lui-même d'avoir le dernier mot.

Sans aucun doute une première proposition avait été repoussée. Pauline avait carrément dédaigné cette rencontre de hasard, si peu faite pour elle ; et, sur des instances plus importunes, sur une tentative de violence encore hypocrite et mal avouée, elle n'avait pas hésité à jeter ce cri dont je comprenais maintenant toute la détresse.

Les choses en étaient là. L'horrible matou n'entendait pas renoncer à sa bonne fortune. Il avait coupé la retraite à Pauline et la tenait là, dans le coin, à sa merci. Mais il voulait triompher mieux encore, et la séduire. C'est pourquoi tout en lui se faisait à la fois séduction et menace. Il y avait de la calérierie dans les ondulations de cette queue, dans le feu velouté de ces prunelles ; mais on y sentait aussi une détermination invincible. Il était là le maître, le plus fort. A cette heure aucune loi, aucun préjugé, aucune convention sociale ne le gênait. C'était la nuit, la solitude ; rien à craindre des congénères plus civilisés qui fussent intervenus peut-être ; rien surtout de l'homme, l'ennemi détesté entre tous. Tous ses instincts ancestraux de bête fauve se soulevaient, certains de se satisfaire sans contrainte. Et pourtant,

hésitant encore à violenter, il invitait, il suppliait, gonflant son poil en ondes molles, chargées d'effluves électriques qu'on sentait attirants comme des caresses. Il y avait aussi de l'hésitation dans l'attitude de Pauline, et cela me surprit. On eût dit qu'elle subissait maintenant le charme brutal de ces yeux plantés dans les siens, de cet être tout possédé du désir d'elle. De vagues souvenirs d'âges séculaires s'éveillaient-ils soudain dans son âme féline ? De sourds appels montaient-ils des profondeurs de ses sens ? Il était clair qu'une tentation s'insinuait en elle et peu à peu minait ses scrupules, ses répugnances. Si pourtant elle acceptait l'aventure et se livrait à cet étranger ? Si, au lieu de poursuivre une lutte impossible, elle cédait de bon gré à la nécessité fatale ? Pas un œil n'était ouvert sur elle, et la nuit garderait à jamais le secret de son escapade. Elle se sentait chatte, après tout ! Elle s'était jusqu'ici imposée assez de contraintes, pour mériter bien une heure de joie libre et sans frein. Ne pouvait-elle, au moins cette fois, disposer d'elle-même selon son caprice ? Et puis, si cet inconnu l'aimait tant, c'était un hommage à ses charmes qui, peut-être, méritait mieux que le mépris. Il lui faisait pitié à présent, ce pauvre déshérité à qui l'amour n'avait jamais dû sourire, et qui la voulait avec une passion si sincère !

Pauline faiblissait. Son attitude devenait moins énergique, et ses yeux verts entraient, hélas ! en pourparlers avec les yeux du séducteur. Un instant son corps s'alanguit, et je la vis prête à tomber, s'abandonnant sans résistance.

Mais non, non, elle ne pouvait pas ! Elle mourrait plutôt que de se dégrader à ce point ! Elle, devenir la chose de cet écumeur de nuit, de ce bandit malpropre rencontré par hasard ! Abaisser jusqu'à sa dignité de chatte de haut rang ! Rompre ainsi avec tout un passé de décence et de sagesse ! C'était impossible, insensé ! Certes, si elle avait revêtu la vie à deux, c'était avec un chat de sa lignée, astiqué et lustré comme elle, qui l'aurait suivie dans l'enceinte domestique et aurait rempli d'affection toute son existence. Mais ce bohème qu'elle ne reverrait plus après qu'il aurait assouvi sur elle sa passion frivole ! Et que diraient ses maîtres en la voyant, ô déshonneur ! traîner après elle une famille d'enfants qui ressembleraient à leur père, jaunes, ébouriffés, dégoutants, horribles ?... Non, mille fois non, elle ne commettrait pas ce crime.

Et soudain elle s'était redressée, dans l'attitude d'une résolution héroïque et désormais irrévocable. Je ne sais quel signe, quel geste subtil, quel éclair particulier du regard intima au matou ce refus décisif : mais je ne fus pas lent à voir qu'il avait compris.

Pendant subitement toute retenue, tout contrôle sur lui-même, il poussa à son tour un cri délirant, tout de rage cette fois et de fureur. Puis, en un bond de panthère, il s'élança. Mais Pauline avait bondi, elle aussi, et ce fut en l'air, à trois pieds du sol, qu'ils se rencontrèrent au milieu de leur élan.

Alois commença une course échevelée et fantasque. une poursuite effrénée, vertigineuse, dont seules les chasse-galeries d'antan pourraient vous donner une idée.

Les deux chats ne couraient plus, ils volaient. C'était un tourbillon dont je ne pouvais suivre les méandres, et où se choquaient, se confondaient, se repoussaient avec une incroyable rapidité des ombres de rêve. On les eût dit soustraits aux lois de la pesanteur, tant leurs bonds prodigieux se multipliaient, semant leur passage d'une pluie d'étincelles. Et, chose étrange, ils tournoyaient, tournoyaient dans un même cercle, sans sortir de l'étroit parterre : c'était là, semblait-il, qu'il fallait que se dénouât le drame. Je ne distinguais plus ni le chat jaune, ni Pauline ; je ne voyais plus de chats : j'avais la vision confuse et éblouie de la Passion donnant la chasse à la Terreur, l'une aussi obstinée, aussi exaspérée que l'autre. Et durant tout ce temps ce n'était plus un cri, mais un chaos ininterrompu de cris plus extravagants les uns que les autres, se heurtant, se défilant, se croisant en une infernale musique. A mesure que la sarabande s'acharnait plus furieuse, leur diapason montait, leurs modulations se faisaient plus délirantes et éclataient comme une insulte dans le profond silence de la nuit.

A ce moment, j'entendis de divers côtés, un peu partout, des cliquetis de volets et de targettes, et je vis s'ouvrir précipitamment une, puis deux, puis trois, puis quatre fenêtres des maisons voisines. Des figures effarées s'y encadrèrent, se penchant au dehors d'un air inquiet, scrutant les trottoirs et les pelouses. Tout le quartier, révolté par l'excès de ce vacarme, éprouvait le besoin de manifester sa mauvaise humeur.

Les chats sautaient et hurlaient toujours. On les voyait en l'air, sur terre, partout à la fois. Ils semblaient être vingt et remplir de leur ronde frénétique l'espace tout entier de la terrasse.

C'en était trop. Ce scandale ne pouvait durer : ce fut, de toutes les fenêtres, une huée de protestations, de *chut* vigoureux, de claquemans de mains indignées. Les deux fantômes n'entendaient rien et allaient toujours, hypnotisés par l'idée fixe, ayant perdu toute notion du monde réel.

Enfin, un éclair singulier sillonna le chaos de bataille, et un bruit sec, pareil à une décharge de mousqueterie, vint éclater au milieu du parterre. Je vis s'éparpiller tout autour une multitude de fragments lumineux. Un énorme vase de nuit, lancé de la croisée la plus proche, venait de s'abattre avec force sur les cailloux, se brisant en mille pièces parmi les zigzags de la lutte...

Subitement le charme s'était rompu. Les deux chats s'arrêtèrent tout court, stupéfiés par cette soudaine irruption de la société dans leur querelle intime, ignorant quelle justice terrible les menaçait, et frappés d'un même effroi devant cette intervention inouïe.

Puis, le chat jaune franchit d'un bond le mur du parterre, s'élança dans la rue déserte, et, ventre à terre, les oreilles rabattues, de toute la puissance et l'agilité de ses muscles, nous le vîmes courir, courir, courir, poursuivi en esprit sans doute par les éclats d'une foudre inconnue ; tandis que Pauline, complètement affolée par ce nouveau et surnaturel danger, passait en s'écrouchant à travers la grille de la cour et s'enfonçait dans le dédale des hangars.

En un instant tout s'était évanoui. La nuit était redevenue solitaire et silencieuse, et ce calme contrastait étrangement avec l'orgie bruyante qui venait de se dérouler. Quelques rires satisfaits éclatèrent dans l'embrasure des croisées ; puis les bonnets de nuit disparurent un à un et les volets se refermèrent. Seul je demeurais là, dominé par une impression inexplicable, rivé en face de ce parterre vide, ayant encore dans les yeux le miroitement de cette danse chimérique et aux oreilles le frisson de cette cacophonie d'enfer. Il me semblait que tout allait recommencer.

Enfin, je quittai la fenêtre et me recouchai. Mais toute la nuit je vis évoluer devant moi deux chats sinistres, ailés comme des dragons, jetant la flamme par tous les poils, avec des queues terminées en têtes de reptiles, se tordant en des danses et des enlacements fantastiques, et qui me crevaient les yeux en passant.

Le lendemain, je revis Pauline. Elle se tenait dans des coins reculés, accroupie et songeuse. De temps en temps elle jetait autour d'elle un regard apeuré, et un frisson convulsif la secouait par tout le corps. Elle avait l'air stupide, honteuse, humiliée, indifférente à tout ; elle ne léchait pas même les larges taches de sang dont sa belle robe s'était souillée. On sentait qu'un cauchemar intime l'obsédait, et qu'à travers la distance et les heures écoulées, ce chat de malheur la tenait encore sous sa tyrannie.

Je fus bien naïf, sans doute, de vous raconter cette scène nocturne. Mais tout de même, n'était-ce pas un drame de passion bien vécue et bien humaine ? Et n'aurais-je pas raison de dire, en modifiant une maxime célèbre, que "ce qu'il y a de plus horrible dans l'homme... c'est le chat ?"

LOUIS DANTIN.

Dans le prochain numéro : **NOTES DE LA SEMAINE**, par Jean Charbonneau.

Dr W. LYONS-GAUTHIER
Spécialiste pour les maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles.
No 37, Saint-Denis... Consultations gratuites.

Alexandre Duclos,

360, rue CRAIG, en face du Carre Viger.

« TELEPHONE BELL MAIN 1499 »

CHARBON SANS PIERRE NI POUSSIÈRE.—BOIS SAIN ET SEC

SATISFACTION GARANTIE

LACKAWANA

CHARBON

SCRANTON

Chesnut et le Stove, la tonne.....\$5.75
Egg et le Furnace, " 5.50

COKE-SPECIAL

Le Chaldron.....\$ 3.15
Le voyage..... 1.60

BOIS

Bon Bois franc ex. sec, la corde.....\$6.00
" " mou " " " 5.00
Erable, la corde..... 7.00
Merisier, " 6.50
Epinette, " 5.25
Slabs, " 4.00
Slabs, au voyage..... 1.00

SPECIALITES : BOIS SCIÉ ET FENDU, QUALITÉ EXTRA

Bois mou, au voyage.....\$1.50
" mélé, franc et mou, au voyage..... 1.75
" franc, au voyage..... 2.00
" rognure de moulin, au voyage..... 1.00

OUVERT LE SOIR, (spécialement le samedi.)

Pourquoi
Vous mettre
A la torture?

Vous faut-il rédiger une lettre importante, une adresse, une invitation, des félicitations, des souhaits de bonheur,

des condoléances, une requête, une brochure, un pamphlet, un discours, une circulaire, une pièce de vers, une annonce?

. . . VENEZ ME VOIR . . .

A DEUX, ON EST PLUS FORT. NOUS ARRANGERONS CELA TOUT SIMPLEMENT.

DISCRETION PROFESSIONNELLE
De 4 à 6 heures du soir.

S. MICHAUD.
LES DEBATS.



....Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "Cure Dixon," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R. 5 mai 1900.

J.-B. LALIME, Gérant de la DIXON CURE CO, Montréal.
MONSIEUR.—Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc.—S.....

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Pour plus amples informations, s'adresser à

J.-B. LALIME, GÉRANT DE LA DIXON CURE CO, 572, rue Saint-Denis, Montréal
OU AU **Dr MACKAY,** Belmont Retreat, Québec.

Le Monde Illustré

EST CHANGÉ DE PROPRIETAIRES

Nouvelle Rédaction • Nouvelle Direction • Nouvelles Aspirations
C'est maintenant un journal de famille sans égal

LEUR BOUTONOPHOBIE

L'organe des mangeurs de Canavens, le *Star*, a poudé une demi-colonne de niaiseries, hier, à propos des fameux boutons de l'Indépendance du Canada. In se, les niaiseries, dans le *Star*, ne surprendront personne et nous ne nous apesantissons pas sur le sujet. Une chose nous a surpris : c'est d'entendre le copain dire que les partisans de l'Indépendance, à Montréal, ont peur de leurs opinions et qu'ils s'agitent d'un peu de ridicule pour avoir raison de ces aspirations qu'en d'autres pays, dit-il, on punirait de la schlague ou du cachot. Le confrère oublie, sans doute, que durant toute sa carrière, l'honorable Honoré Mercier n'a jamais cessé de militer en faveur de l'Indépendance et que ses frères paroles lui avaient gagné l'affection de toute la province de Québec et le respect des gallophobes les plus enroulés. Le *Star* oublie encore qu'en 1892, devant une assemblée populaire convoquée au Parc Schomer, à Montréal, des orateurs distingués, Rod, Lemieux, T. Cardinal et autres parlèrent tour à tour en faveur de l'Indépendance pure et simple, de l'annexion, du "statu quo", et de la fédération impériale, et que le vote populaire, qui fut recueilli à la suite de ces débats, donna le résultat suivant :

Pour l'indépendance.....1614 voix.
" le statu quo.....364 "
" l'annexion.....992 "
" l'impérialisme.....29 "

Et nous espérons qu'en remettant ces chiffres sous les yeux du confrère, celui-ci conviendra que les Canadiens ne se gênent pas, quand l'occasion s'en présente, d'affirmer carrément leurs préférences et leurs répugnances.

M. Monk a Lachine

Un millier de Montréalais sont allés, hier, prendre part à la démonstration de sympathie que les conservateurs de Lachine et des environs ont organisée en faveur de M. T.-D. Monk, député du comté de Jacques-Cartier.

Le maire de Lachine, M. Descarries, fit les honneurs de sa ville et reçut avec une affable cordialité les orateurs du jour et les organisateurs de la fête.

Une charmante fillette offrit d'abord à M. Monk un superbe bouquet de roses, puis M. Descarries et Thornloe lui présentèrent un adresse magnifique. Le discours de M. Monk fut très apprécié. Le bon sens pratique, le sang froid et la délicatesse de gentilhomme avec lesquels le député de Jacques-Cartier discute les questions les plus ardues et développe les idées savent lui gagner la confiance autant que provoquer les applaudissements.

M. le docteur Montague, Bergeron, Clarke, ainsi que plusieurs autres orateurs adressèrent la parole à la foule. Et les organisateurs de cette fête n'ont qu'à se louer du succès dont leur entreprise a été couronnée. Nous félicitons d'autant plus volontiers M. Monk qu'il est un des rares politiciens dont les opinions sont sincères et qui font passer les questions nationales avant les questions de parti.

Suicide Sensationnel

William Linton, de la société commerciale James Linton et Cie, manufacturiers de chaussures du square Victoria, s'est suicidé au Saint-Lawrence Hall, hier après midi. Vers 3 heures, M. Linton demanda à un garçon de l'établissement de le conduire au bain. Le garçon acquiesça à sa demande et fit les préparatifs nécessaires aux ablutions du pensionnaire. M. Linton, après le départ du garçon, ferma à clef la porte de la pièce. Vers dix heures, hier soir, un employé de l'hôtel remarqua que la salle de bain était fermée et que plusieurs clients se plaignaient de n'y pouvoir entrer. Il avertit le patron. On força la porte et alors un spectacle affreux s'offrit aux regards. M. Linton reposait dans la baignoire, assis, la tête recourbée et tenant dans sa main droite son bras gauche à moitié tranché, près du poignet. Au fond de la baignoire, un rasoir ensanglanté expliquait la manière dont ce malheureux s'était donné la mort.

Le corps a été transporté à la morgue. Le Coroner instruit une enquête probablement lundi.

FAITS DIVERS

TEMPÉRATURE.—Beau temps ; peu de changement

— Le jeune et déjà célèbre artiste-américain Sohltzer, l'auteur de tant d'affiches artistiques qui ont été signalées par les maîtres de l'art, est arrivé à Montréal et est descendu au Queen's. Nous prétons à M. Sohltzer l'intention de voler à nos braves paysans des expressions qui ne manqueront pas de dépasser les Américains.

— Madame Emma Bellehumeur, de Woonsocket, (R. I.) a perdu une paire de bracelets évaluée à \$120.00 hier soir, rue Saint-Laurent.

— Il est fortement question, en ce moment, de présenter une pétition aux législateurs locaux, les priant de s'intéresser à un système de législation qui enlèverait aux recorders le droit de juger en dernier ressort. Plusieurs systèmes sont à l'étude, entre autres celui qui permettrait à n'importe quel citoyen, pourvu qu'il en paye les frais, d'avoir un procès devant six jurés choisis parmi ses pairs. Les citoyens sont loin d'être satisfaits du système actuel. D'ici à un an on s'attend à ce que cette question soit discutée librement et sans contrainte devant la Chambre. Alors,

paraît-il, les citoyens de Montréal pourront se faire entendre avec avantage.

— Melle Maggie Ryan, 19 ans, est disparue de son domicile, rue Saint-Paul. La police est à sa recherche.

— En vue des troubles que l'on appréhende à Valleyfield, plusieurs agences de détectives locales ont été engagées par les propriétaires désireux de protéger leurs intérêts. Cinq agents de Montréal sont rendus sur les lieux.

— La police a été informée, hier soir, qu'un demoiselle Contant était disparue de son domicile en compagnie d'un Syrien. Les parents sont à la recherche de l'enfant.

— Deux jeunes gens, dont l'un dit se nommer Rainville, ont été victimes d'une agression rue Vitre, près de la salle d'exercice, hier soir. Rainville a reçu un coup de garçette sur la tête et a été presque assommé. Les agresseurs se sont enfuis lorsque l'un des jeunes garçons tira de sa poche un revolver avec lequel il menaçait de faire feu.

LE PASSANT

MOTS DE COMBAT

I

On ne sort pas du péril sans péril.

MACHIAVEL.

II

Le mépris de l'injure est peut-être le plus important progrès qu'il nous reste à faire.

E. DE GIRARDIN.

III

Tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais et désastreux est criminel : il doit représenter, insister pour qu'il soit changé, enfin donner sa démission plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens.

NAPOLÉON.

IV

Croyons à la justice, invoquons-la, mais tenons notre poudre sèche.

DELUNS-MONTAUD.

V

En fait de gouvernement, l'incapacité est une trahison.

CHATEAUBRIAND.

VI

Quand les journaux sont libres, les avantages de la liberté contre-balançant ses inconvénients.

BENJAMIN-CONSTANT.

La Banlieue

Le Parc "Train City," coin des rues Notre-Dame et Bourget, à Saint-Henri, donne de fort jolies représentations en français malgré le nom anglais de la place. Tous les artistes sont de notre ville et nous engageons nos concitoyens, qui s'ennuient, à aller passer la soirée. Espérons que le public encouragera cette entreprise.

La musique de Saint-Henri donne d'excellents concerts au Parc Jacques-Cartier. Ces musiciens méritent qu'on aille les applaudir.

Un échevin de Saint-Henri m'a donné des explications franches sur son vote en faveur de M. Bray. D'abord tout le monde sait que la ville a des engagements à très longs termes à remplir avec la Cie des Tramways, avec la "Montreal Water and Power Co." avec la Cie Electrique Royal, etc., grâce à M. Henault père, qui, de concert avec d'autres, a vendu ces franchises à M. Bickerdike. Ce job a fait perdre à notre municipalité la bagatelle de \$170,000. Donc nos échevins ne veulent plus avoir affaire au fils ni au père ; si en 1892, disent-ils, le fils marchait derrière le père, maintenant, c'est le père qui vient derrière le fils, et ce qu'ils entreprennent, ils sont bien résolus à l'exécuter.

Les échevins trouvent que notre journal est sévère à leur endroit. A qui la faute ? s'ils avaient admis les journalistes aux comités, ceux-ci auraient pu voir les deux côtés de la médaille et nous n'aurions peut-être pas pris la même attitude.

Les échevins sont autant nos amis que les autres citoyens, nous les défendons s'ils sont attaqués injustement. Mais pour cela il faut aussi qu'on donne au plus tôt au public les explications qu'il attend.

Nos échevins prennent des vacances, c'est leur droit, ils ne sont pas des esclaves. Mais qu'ils songent aussi que leurs employés, les pompiers, les hommes de police ont aussi besoin de repos. Une semaine de congé, à tour de rôle, à ces braves serviteurs du public, en service nuit et jour, n'appauvrirait pas la ville et ferait beaucoup de bien à ces pères de famille. Il n'y a qu'à Saint-Henri où nos hommes n'ont pas de congé. Allons, messieurs les échevins, un bon mouvement, personne ne vous le reprochera.

Il paraît que M. Jos. Jacob poursuit M. D. Gagné pour les faits suivants : Ces messieurs devaient former une société pour exécuter certain contrat. M. Jacob avait tout préparé : prix, quantités, et avait remis une copie à M. Gagné. Ce dernier a obtenu le contrat en son nom seul et refuse de s'associer à M. Jacob. Pour un homme qui se retire du Conseil parce que les autres échevins s'y conduisent mal, c'est très fort. Nous commençons à croire que la démission de ce monsieur n'était qu'un pécuniaire qui pourra bien lui brûler les doigts.

J'ai visité nos deux stations du feu et de la police et notre organisation est de première classe : appareils bien entretenus, locaux très propres, hommes d'une grande habileté ; en un mot, organisation parfaite. Je me demande quelle somme de travail et d'énergie ces hommes déploient pour remplir deux charges à la fois, celles de pompiers et

de gardiens de la paix. Il faut remarquer que Saint-Henri est par son importance la troisième de la province, et il est rare d'y voir des feux et des vols à main armée comme à Montréal, et cela grâce au dévouement de nos brigades du feu et de la police.

La Presse a parlé de la poursuite de Bray contre Bédard. Son rapport est exact. Ces gens-là ont toujours une porte pour sortir de partout, même des canaux d'égout. A propos de l'entrevue d'un reporter du même journal avec le maire je dois dire que tous les citoyens désirent que le Conseil s'explique, et le plus tôt possible.

Encore un bal, je ne manquerai pas d'y aller, j'aime beaucoup ces sports-là.

Les citoyens de Sainte-Cunégonde se plaignent d'une bande de voyous qui a élu domicile sous un auvent du No. 124, rue Richelieu. Tous les soirs ils font un vacarme assourdissant jusqu'à 11 heures du soir et empêchent les gens de se reposer. Que la police y voit, on lui en sera reconnaissant.

M. le maire Guay serait en faveur de l'annexion à Montréal pourvu que cette ville nous donne ce dont nous avons besoin ; c'est très juste. Cependant il faut remarquer que les contribuables de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde ne paient que 5% par tête, tandis qu'à Montréal, les taxes montent à plus de 10% ; de plus Montréal n'a qu'un déficit malgré les revenus. Il serait bon d'étudier cette question avant de nous jeter dans les bras des réformateurs de Montréal.

A. S. WAY.

Duel

Paris, 22.—Le comte Boni de Castellane s'est battu en duel hier avec le comte Orlowski. Ce dernier a reçu un coup d'épée dans le thorax. Le sujet de la querelle : un article de journal injurieux au comte Orlowski.

Compagnie du PACIFIQUE CANADIEN

Bureau de l'agent du département des Passagers de Montréal

DÉLICIEUX BAINS DE MER
LA PLUS BELLE PLAGE DE L'AMÉRIQUE
VOYAGES DE TOURISTES A DES PRIX RÉDUITS AVEC POINT DE DÉPART DE MONTRÉAL.
VILLEGATURE IDÉAL DES FAMILLES.

Saint-Andrews-sur-mer

L'excursion commençant, mardi, le 26 juin 1900, jusqu'à nouvel ordre ; un train muni de chardortoirs partira de Montréal (gare Windsor) à 8.20 h. p. m. tous les mardis et vendredis, et arrivera à Saint-Andrews, (N. B.) le lendemain, à 5.45 h. p. m. Le train de retour laissera Saint-Andrews à 5.45 p. m., les lundis et mercredis, et arrivera à Montréal, le lendemain, à 8.35 p. m.

Pour chardortoirs, billets, détails, renseignements, etc., s'adresser au Bureau des billets, 129 rue Saint-Jacques, ou à la gare Windsor.

W.-FO EGG,

Agents pour passagers.

Montréal, 18 juin 1900.

PARFUMERIE FINE

Germandrée en poudre et en feuilles, Parfumerie spéciale à la Germandrée, Héliambre, Violettes de Parme, etc.

Mignot & Boucher, 19, RUE VIVIANNE, PARIS-FRANCE.
Représentants au Canada NORMANDIN & CIE, 1620, rue Notre-Dame, Montréal.

L'Institut d'Optique Américain. 1856, rue Sainte-Catherine, (coin Cadieux)

TOUTES PRESCRIPTIONS D'OCULISTES SOIGNEUSEMENT REMPLIES

CONSULTATIONS ET EXAMEN DE LA VUE gratuitement

Ouvert de 8 a. m. à 8 p. m.

Le dimanche, de 1 à 4 p. m.

CERTIFICAT

De Mme KETTEY MacFARLANE, "Dress-Maker", 28, Mackay St. City.

A l'Institut d'Optique Américain.

Depuis longtemps je faisais usage de Lunettes comme modiste, mais tous jours avec difficulté, lorsque par bonheur, je me rendis à l'INSTITUT ; là, les SPECIALISTES ont fabriqué une paire de VERRES OPTIQUES spécialement pour ma vue, après examen, et depuis le 8 juin dernier, je reconnaissais avoir les yeux de 20 ans plus jeune. Etc.

Signé Mrs KETTY MACFARLANE, Dress-Maker.



Nous Invitons

Tout particulièrement les lecteurs et lectrices DES DEBATS a profiter d'une

Reduction A Prix Sans Precedent

Sur tout notre Stock de

MEUBLES

D'ici au 4 Aout prochain Pendant toute la duree de cette grande

VENTE AU COMPTANT

Nos clients pourront se meubler à PEU DE FRAIS, à même l'assortiment le plus complet et le plus varié de MEUBLES ELEGANTS, CONFORTABLES ET SOLIDES

N.-G. VALIQUETTE

1541-1547-1552-1554

rue SAINTE-CATHERINE

Montreal



NOTES D'ART

M. Philippe Hébert, notre distingué sculpteur canadien, s'est embarqué hier pour l'Europe, avec son fils Adrien. M. Hébert séjournera en France pendant deux ans et exécutera les différents travaux artistiques qui viennent de lui être demandés. Nos meilleurs souhaits.

Le Journal de lundi a reproduit, mot à mot, la première partie de mon article sur la Fête Nationale Française, naturellement sans mentionner le fait qu'il était signé de mes initiales. La Presse, plus avisée, a changé la première phrase, et vers la fin, a mis le pronom nous pour me. J'en suis resté tout baba. Les grands journaux, qui ont organisé le silence — un silence à leur avis meurtrier, — à l'endroit de notre publication, y trouvent donc quelque chose de bon, qu'ils s'approprient ainsi nos articles? Si nous n'étions pas la modestie même, l'orgueil serait la cause de notre perdition éternelle. Heureusement que je ne suis pas encore assez aveuglé par le premier des péchés capitaux pour ne pas savoir que mon compte rendu n'était pas un modèle de littérature : tout au plus ai-je respecté l'orthographe et la syntaxe, et encore un chercheur de petites bêtes pourrait-il, à coup sûr, démontrer que je suis le dernier de ma classe. Peut-être bien, est-ce mon indigence littéraire qui me vaut l'honneur de la reproduction. Que nos grands quotidiens continuent, et j'acquiesce un orgueil auprès duquel celui de Lucifer n'est qu'infinitésimal.

A l'occasion de la fête du 14 juillet, le gouvernement français a décoré des palmes académiques notre compatriote, M. Guillaume Couture, maître de chapelle à la Cathédrale, ex-directeur de la Société Philharmonique, ex-directeur de la Symphonie, etc., etc. Qu'il nous soit permis de féliciter M. Couture, oh! bien humblement, de cet honneur qui rejait sur toute la nationalité canadienne. Le nouvel officier d'Académie a souvent donné son concours à des œuvres de charité françaises et M. Théodore Dubois, l'éminent directeur du Conservatoire et l'ami intime de M. Couture, ne pouvait mieux faire que de le recommander pour le ruban violet. Une chose nous étonne cependant, c'est que le ministre n'y soit pas allé d'une rosette rouge : il n'aurait pas eu à recommencer.

Notre aimable collaborateur, Emile Cardin, suit le courant et vient de partir pour Paris. Nous lui souhaitons un heureux voyage et espérons que la Ville Lumière n'absorbera pas son temps au point de l'empêcher de nous envoyer quelques piquantes causeries. Pendant l'absence de M. Cardin, la chronique "Politique Étrangère" sera faite par M. Gaston de Montigny.

Beaucoup de monde au Parc Sohmer, mercredi dernier et beau programme. La marche de Soederman; Noce Suédoise n'a reçu que de très maigres applaudissements, elle méritait cependant mieux. L'auditoire s'attendait peut-être à des sonneries de trompettes et à des roulements de tambours. De ce que Mendelssohn a fait de sa Marche Nuptiale une espèce de marche triomphale, il n'est pas nécessaire de faire toujours comme lui. Et la petite marche de Soederman, par la délicatesse et la sobriété de son orchestration, par la manière parfaite avec laquelle l'a rendue la musique, aurait dû avoir plus qu'un succès de politesse.

On connaît la comédie de Shakespeare : "Les Joyeuses Commères de Windsor"; Nicolai a brodé sur ce canevas une ouverture un peu vieillotte de thèmes, et très légère, très pimpante d'allures, une petite partition très habillée; l'exécution en a été excellente. L'immortelle Marche Funèbre de Chopin a été très applaudie, mais, dis-je, je ne faisais pas de la mesure à l'entendre. Certaines musiques militaires, qui la donnent à tous les enterrements, me l'ont presque fait prendre en grippe en s'efforçant de la jouer le plus faux possible. Je ne crois pas que l'"Henri VIII" de Saint-Saëns

soit très connu à Montréal, cependant le bon goût de l'auditoire s'est révélé par les bravos qui ont accueilli la sélection. On désirait même un rappel. Cette pièce comprenait le Prélude, la Fête du Houlbon, (ballet), la Danse Bohémienne, l'air de la reine Catherine au Synode (3e acte, etc.), et finissait par le grand choral du 3e acte. De la première manière de Saint-Saëns, cette partition renferme des beautés de premier ordre, et, même aujourd'hui, souffre bien la comparaison avec les autres opéras du maître. M. Ocellier a chanté le premier couplet de la Marcellaise avec une très belle voix mais avec trop de gestes. En rappel, la Ronde du Veau d'or de Faust (2e acte.) Mlle Bertha Lloyd me paraît avoir une très jolie voix, mais trop faible pour l'immense pavillon du Parc.

M. Charles Bayèr, restaurateur de la Côte Saint-Lambert est parti, hier, pour l'Europe. M. Bayèr va s'établir en Italie, sur les ruines mêmes de la fameuse ville de Pompéi où il veut fonder une hôtellerie absolument semblable à celles qui existaient au temps des empereurs romains lorsque le Vésuve engloutit sous des torrents de laves la cité dont les restes émerveillent aujourd'hui les antiquaires. M. Bayèr se propose en même temps de convertir une partie de son établissement en musée d'archéologie.

M. Rostand, dont la santé est de jour en jour meilleure, compte offrir à ses interprètes, à l'occasion de la 150e de l'Agilon, un grand déjeuner suivi d'une fête champêtre, à Montmorency, dans le château du duc de Dino, qu'il a loué pour toute la saison d'été. Quelques artistes de la Porte-Saint-Martin seront invités également et se joindront à leurs camarades du Théâtre-Sarah-Bernhardt qui se rendront à Montmorency dans des mails et des breaks.

M. Denys Püech vient de terminer le buste de Mlle Jane Henriot, qui va être placé au cimetière de Passy sur la tombe de la regrettée pensionnaire de la Comédie-Française.

M. C.-O. Lamontagne est arrivé, dimanche dernier, d'un voyage de deux mois en Europe. A Vichy M. Lamontagne a rencontré M. Rodolphe Plamondon, notre ténor canadien, qui se fait une réputation au Casino.

Le directeur du Théâtre Municipal, M. Bussac, n'a eu garde de perdre une si bonne occasion d'enrichir sa troupe et M. Plamondon a débuté en juillet dans les "Huguenots" (Le soldat Huguenot). Je donne ici le répertoire de la saison du jeune artiste. "Don Juan" (Octavio), "La Navarraise" (Araquil), "Tannhauser" (Walter), "La Favorite" (Gaspard), "Hamlet" (Lacerte), "Thais" (Nicias) : il chante une fois par semaine. M. Bussac et M. Jules Dambé, le chef d'orchestre du Casino sont tellement satisfaits du jeune artiste qu'ils lui ont fait signer immédiatement un engagement de trois saisons.

M. Plamondon espère venir passer un mois dans sa famille avant de se rendre au Caire où il chantera tout l'hiver. Pas trop mal pour un commençant, n'est-ce pas?

FRED. PELLETIER.

SANS CONCURRENCE. — Depuis la découverte du BAUME RHUMAL on n'a rien trouvé qui put l'égaliser contre la toux, le rhume, la grippe.

De bons remèdes préparés par un homme d'expérience ne peuvent que faire du bien aux malades.

Ces conditions se trouvent à la Pharmacie DEMERS 2153, rue Notre-Dame

Habillez-vous légèrement

Voyez nos Tweeds français et anglais, dans les couleurs pâles, nos Homespuns qui sont en grande vogue. Tout ouvrage est garanti. Nous n'employons que les meilleures fournitures et les plus habiles employés.

N. LEVEILLEE MARCHAND-TAILLEUR 139, RUE SAINT-LAURENT

IMPRESSIONS

MM. les marchands, qui ont compris l'importance de l'annonce pour l'avancement des affaires, sont priés de nous confier les Cartes, Circulaires, Livrets d'annonces ou toute autre impression dont l'exécution parfaite est assurée par notre nouveau matériel d'imprimerie qui nous autorise à promettre satisfaction aux plus exigeants.

Nous sommes également en état de nous charger de ces ouvrages aux prix les plus raisonnables. Nous sollicitons une commande d'essai.

"LES DEBATS"

Que désirez-vous boire ?

La chaleur vous enlève jusqu'au courage de penser à ce que vous désirez boire. Acceptez un bon conseil : buvez les eaux gazeuses de Sylvia et de Saint-Léon, si hygiéniques, le cidre et le ginger ale, si rafraichissants.

La fabrique Robillard s'applique à exclure de ces breuvages tout élément nuisible à la santé et peut garantir à ses clients l'excellence de ses breuvages d'été.

C. Robillard & Cie

= PARC VIAU =

Cet après-midi et ce soir

magnifique programme au PARC VIAU. Citons, entre autres numéros du programme BUD SUYDER, champion bicycliste du monde; HENRI CARTAL, le populaire chanteur parisien; JIMMY DUNN, et un grand nombre d'autres artistes excellents.

L'orchestre est sous la direction de M. Silverstone.

Le Parc Viau est certainement le meilleur endroit de Montréal pour se reposer et respirer l'air pur en s'amusant.

Un grand nombre de chaloupes sont à la disposition du public. Les rafraichissements sont servis dans toutes les parties du Parc.

Armand Doin & Fils 1384, RUE NOTRE-DAME

Une maison de commerce qui depuis trente-six ans n'a pas cessé un seul instant de mériter la confiance du public, ne peut pas tout d'un coup perdre sa réputation et cesser de faire des importations considérables. C'est ainsi que la maison Doin, toujours dans le but de plaire à sa clientèle, vient de s'assurer l'assortiment de Chapeaux de Paille le plus complet et le plus riche qui soit à Montréal. Il y en a dans tous les styles et les plus en vogue, tant européens qu'américains. Venez voir.

ARMAND DOIN & Fils

En face du Palais de Justice. N. B. — Pour l'été, casquettes de sport et de voyage, de tous prix et de toutes qualités.

Mme A. BESSETTE, Modiste de Chapeaux, Robes et Manteaux.

Vous trouverez un assortiment complet de Chapeaux garnis avec le plus grand soin.

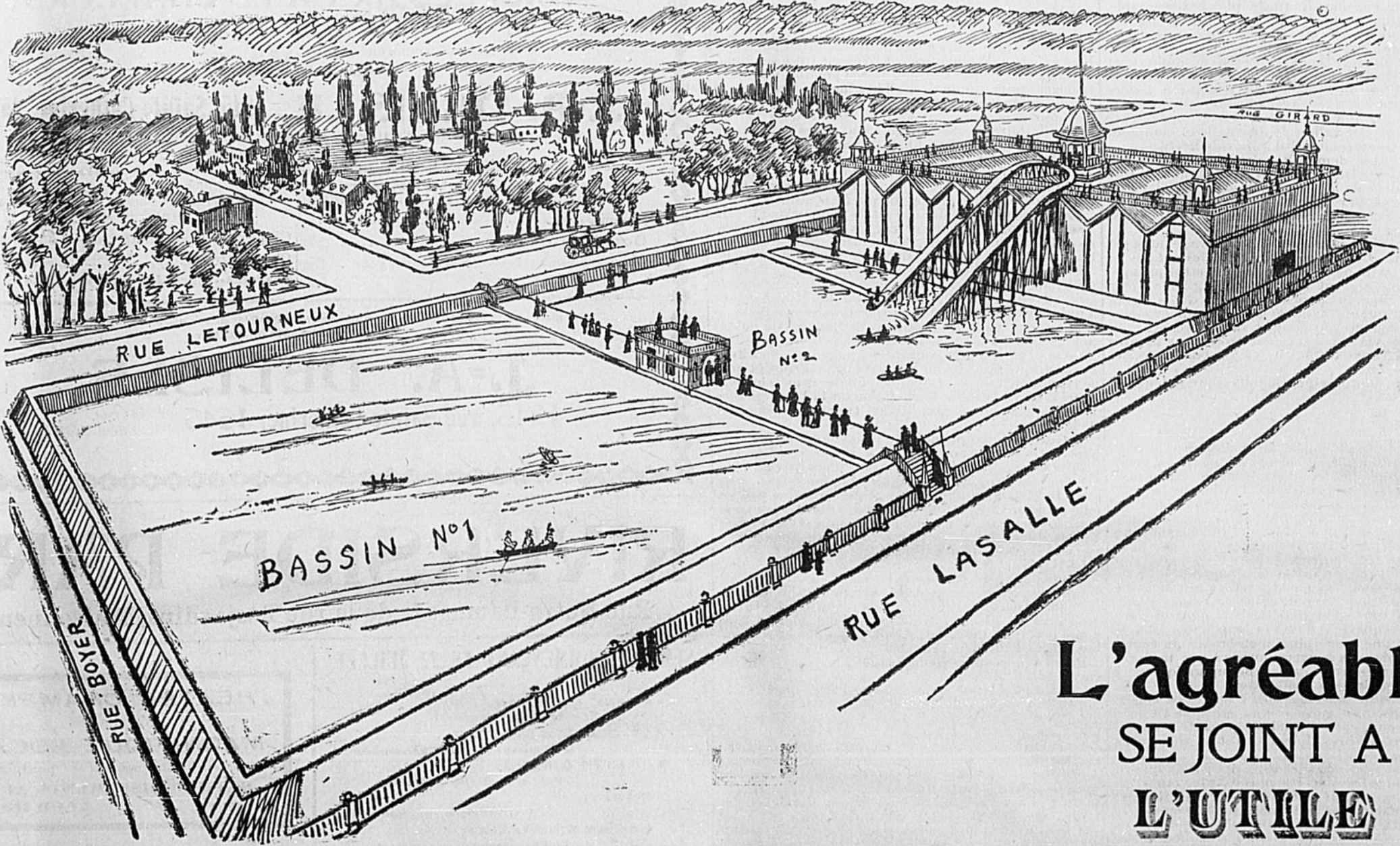
Une Académie de Coupe est attachée à l'établissement 215, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

LE VAPEUR "SAINT-LAURENT" FAIT LE SERVICE ENTRE MONTREAL ET BERTHIER

VOYAGES REGULIERS : Les mardis. — De Montréal à 1 p. m. Le mercredi. — De Berthier à 3.00 p. m. Le vendredi. — De Montréal à 1 p. m. De Berthier à 6.00 p. m. Le dimanche. — De Montréal à 8.00 p. m. De Berthier à 3.00 p. m. Prix la semaine, 25 et 35 cents. Aller et retour. LANGLOIS & BEAUDRY, PROPRIETAIRES.

N.B. — Les voyages réguliers du dimanche commenceront le 20 de mai.

Un Carnaval Aquatique



L'agréable SE JOINT A L'UTILE

Il existe, à quelques minutes de Montréal, c'est-à-dire à Maisonneuve, un endroit déjà charmant et qui, bientôt, sera devenu le rendez-vous de tous ceux qui sont avides de joissances fortifiantes, d'air pur et de franche gaieté. C'est le carnaval aquatique, inauguré récemment par la Dominion Ice Co.

Cette Compagnie qui récolte actuellement de 15 à 25 milles tonnes de glace par hiver, s'est aménagée un réservoir de quatre arpents de longeur sur un de largeur et qu'alimente une source d'eau vive d'une limpidité de cristal, amenée par une bouche-déversoir de douze pouces de diamètre. L'eau du réservoir se renouvelle toutes les 24 heures.

C'est dans cet immense réservoir qu'a été installée la glissoire aquatique, espèce de glissoire russe, mais beaucoup plus ingénieuse, plus originale et plus sensationnelle. Cette glissoire consiste en quelques chaloupes de forme spéciale qu'un treuil élève d'abord

sur un échafaudage de cent pieds environ de hauteur et qui coulent ensuite, avec une vitesse vertigineuse, dans une "slide" appropriée pour faire le plongeon dans le réservoir.

Ce plongeon vaut encore mieux que le saut des rapides de la Chine et ne coûte que 5 sous. Inutile de dire qu'on s'en donne à cœur joie et que les spectateurs jouissent autant du spectacle que les excursionnistes mêmes.

M. des Trois-Maisons, gérant de la Compagnie, a déjà fait des améliorations nombreuses qui font du Carnaval aquatique un endroit très coquet et bientôt de nombreux perfectionnements se réaliseront qui offriront aux visiteurs tout le confort auquel peuvent prétendre les plus exigeants. Le site enchanteur qui invite non seulement les amateurs de paysages, mais encore ceux qui sont à la recherche d'un terrain où ils pourront bâtir un chalet gracieux, encourra pour

une large part à faire la réputation du Dominion Ice Co qui sait ainsi joindre l'utile à l'agréable.

Nous croyons donc que cette compagnie ne peut manquer de prendre bientôt des proportions très considérables. Elle peut sûrement créer aux quatre coins de la ville des réservoirs à glace semblables à celui de Maisonneuve, et en faire, durant l'été, des endroits d'amusement dans le genre de son Carnaval Aquatique.

Elle est en état de produire la glace à bon marché et voilà justement ce qu'il faut à une population qui consomme au moins de 200,000 à 250,000 tonnes de glace par année.

Jusqu'au jour de la mise en opération de la "Dominion Ice Co", la glace offerte aux consommateurs ne pouvait présenter les conditions de salubrité et de pureté réclamées par l'hygiène, bien que nos bureaux de santé exercent toute la surveillance possible sur

les produits qui sont offerts aux consommateurs.

La "Dominion Ice Co" est en état de révolutionner complètement le commerce de glace en réussissant à produire "très économiquement" une "Glace Naturelle Pure" et en conformité aux lois de l'hygiène, et ce, par un "Procédé breveté" très simple n'exigeant pas l'emploi de solutions chimiques ou d'appareils dispendieux comme ceux qui servent à sa fabrication artificielle dans certains pays du monde.

Il lui faudrait pour cela augmenter son capital. Elle a déjà gagné la faveur du public, elle est très bien cotée dans le monde financier.

Tout ce qu'il lui faut, c'est l'élan.

Nous ne connaissons pas exactement le capital de la "Dominion Ice Co", mais son entreprise de Maisonneuve est une affaire qui donnera mille et un bénéfices.

Politique Etrangère

LA SITUATION.

Le Génie du Carnage couvre l'univers de son ombre lugubre et les événements qui se précipitent de toutes parts convergent vers même but : la mort.

Les Etats-Unis s'acharnent à meurtrir les Philippines qui ne veulent pas encore expirer ; la Colombie se fait tuer par les coups de poignard ; l'Angleterre gémit des écrasements qu'elle subit au Transvaal ; l'Espagne et l'Italie, anémiées encore par les blessures des campagnes de l'Abyssinie et de Cuba, mûrissent pour la guerre civile ; les serments de Fikioris veulent délivrer la Grèce du joug que fait peser sur elle le vaincu des Turcs ; l'Irlande, que la visite de Victoria avait poliment fait taire, recommence à manifester ouvertement ses sympathies pour Kruger et fait jurer à des fils de ne plus vêtir l'uniforme du soldat anglais ; la Bulgarie se défend à coups de fusils contre la lourdeur des impôts qui l'écrasent ; les Indes n'attendent qu'une occasion propice pour rejeter à la mer le dompteur britannique ; Ménélik à la tête de 60,000 Abyssins menace les incréants de l'Ogaden, de nouveaux madhis surgissent sans cesse aux abords des déserts égyptiens et le cimetière est impuissant à couper toutes les têtes de la révolte qui grandit ; l'Achantis ruine de nouveaux égorgements contre les prédicateurs envoyés de Londres ; le Maroc, en son goubi de poil de chameau, s'effrite dans l'anarchie ou conspire à l'aise contre l'effacement d'un Augustule en burnous ; l'Afrique occidentale frémit au contact des corps expéditionnaires comme une ruche d'abeilles assaillie par un ours ; Cafres et Basutos se demandent si l'heure n'est pas enfin venue d'exterminer Boers et Saxons dont les guerres fratricides ensanglantent les eaux du Vaal et tandis que la peste, la famine, les fièvres jaunes et les épidémies les plus meurtrières ravagent plusieurs nations, l'Extrême Orient, avec ses quatre cent millions d'âmes, se dresse formidable en face de la Russie, de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, du Japon, de la civilisation tout entière pour lui disputer l'empire de l'univers et découper ses dragons de feu contre les licornes, les aigles et les lionceaux de l'Occident.

Demain peut-être, subissant à son tour la fascination qu'exerce sur la bête humaine la vue du sang tiède qui coule des blessures fraîches, le Turc déploie l'étendard de Mahomet en face des drapeaux de l'Europe et fera cause commune avec les ennemis du nom chrétien, cependant que les peuples de l'Europe, que l'éminence du danger devrait reconcilier enfin, semblent au contraire subir l'influence des haines antiques et céder aux néfastes rancunes qu'ont accumulées dans leur cœur les trahisons réciproques et les roueries diplomatiques.

On le voit, le tableau ne sourit guère et le vieux pape Léon XIII, à l'époque où l'Anglais se ruait sur le Transvaal, n'avait peut-être que trop raison de prévoir que le XIXe siècle allait s'ensevelir dans le l'effroi des batailles et les férociétés d'une universelle extermination.

Et si l'est vrai que les pestes, les famines, les guerres implacables et les bruits de guerre sinistres doivent signaler le prochain avènement de cet étrange prédict qui s'appellera l'Antéchrist, on se demande si le jour ne doit pas bientôt venir où ce personnage de colère et de châtiment voudra courber les mondes sous son sceptre de fer et déchaîner sur les continents affolés le déluge de douleurs dont la menace gronde depuis des siècles dans toutes les pages de l'histoire et dans tous les soupirs de l'humanité.

AU TRANSVAAL.

L'inquiétude grandit à Londres. — Et le pressentiment des complications probables fait craindre qu'après une campagne de plusieurs mois, la Victoire ne s'amuse à mystifier les armées de la Grande Bretagne. Encloué dans Pretoria, Roberts voit de jour en jour se resserrer autour de lui le cercle de fer, de famine et de feu, qui le menace depuis cinq semaines et voici qu'après avoir espéré voir les Boers disparaître à jamais du territoire dont il possédait la Capitale, l'ancien pacificateur de Peshawar et de Punjab, héros de Kandaar, se demande si la parole de Kruger ne va pas se réaliser et si Pretoria ne va pas retomber aux mains des paysans transvaaliens.

Impuissant à vaincre avec l'exclusif concours de 250,000 guerriers valeureux mais mal conduits, Chamberlain a tenté d'exploiter les sentiments sordides qui s'agitent en certains cœurs : des chefs boers se sont vendus, des commandos se sont soumis à l'instant même où leur concours était le plus indispensable, des judas se sont trouvés pour faciliter au trafiquant d'âmes et de diamants la conquête de Kimberly, de Ladysmith, de Mafeking, de Johannesburg et d'autres villes boers, mais Dewet et Botha du moins sont demeurés inébranlables devant le miroitement des 100,000 dollars qui leur offrait pour les décider à tendre leur col au carcan des esclaves et voici qu'après de ces deux incorruptibles batailliers s'est groupé tout ce que l'Orange et les vallons transvaaliens comptent encore d'héroïsme stoïque et d'impavide fierté.

Qu'advient-il demain ? nul ne le sait, mais en présence des surprises que nous apportent les rars dépêches venues de là-bas, la pensée s'égare en un songe étrange et se redit machinalement l'apologue qu'au matin de cette guerre africaine chantait la Cassandre du Cap.

Un jour, j'ai vu un petit chat sauvage attaqué par un énorme bouledogue, dont il n'atteignait pas en hauteur le quart de la patte. Il disparut presque presque complètement dans la large gueule ; je le crus mort. Mais il enfonce ses petites dents aiguës dans la gorge du chien, qui le laissa retomber meurtri, blessé, couvert de sang et de salive, et... vivait. Je le vis regagner son trou dans le sable rouge de l'Afrique. Non ; la victoire ne reste pas toujours à la force.

Et c'est sans doute ce que Chamberlain redoute en ce moment.

EN CHINE.

Les massacres qu'avec une forte dose de naïf optimisme, on attribuait, hier encore, au simple mécontentement de quelques frondeurs isolés n'étaient malheureusement que les prodromes d'événements peut-être sinistres, mais à coup sûr plus formidables.

Il ne s'agit plus d'une échauffourée, ni d'une révolte, ni d'une conspiration, ni d'une Saint-Barthélemy orientale, ni même d'une révolution chinoise, mais d'une guerre en règle entre le Céleste-Empire et l'Europe, et tout fait prévoir que nous allons loin.

Les 350,000 hommes qu'en tout hâte vient de mobiliser le perfide Tsin ne sont, en effet, qu'une avant-garde insignifiante et la mobilisation générale des forces chinoises qui vient d'être ordonnée mettra sans doute sur pied une armée plus innombrable que toutes les armées réunies des gouvernements à qui incombe la mission de venger ce qu'on appelle euphoniement les droits méconnus de la civilisation.

Pour sombre que soit l'horizon, l'espérance cependant serait permise encore aux alliés si l'accord régnait entre eux, mais il faudrait pouvoir compter sur la bonne volonté des diplomates et la chose n'est guère possible.

Confortablement assis à l'ombre des palais que ne peuvent atteindre les obus les plus extravagants, les hauts personnages à qui est confiée la transaction des ententes internationales ont avant tout à cœur de se maintenir dans les limites protocolaires et tandis qu'on s'égorge là-bas et que le sang coule à flot, les délicates questions de préséance font s'allonger indéfiniment les chicaneries que couronnent généralement de très chic soupers au champagne. En attendant, les généraux au mess se regardent comme chiens de faience, les rivalités s'enracinent, les mots aigres s'échangent, l'insubordination murmure, les susceptibilités s'éveillent, les méfiances se manifestent et les provocations surgissent spontanément, les tiraillements se multiplient, les ordres donnés sont paralysés par des contre-ordres, la zizanie s'implante, les nerfs se tendent, le sang bout, et soudain, les fusils parlent d'eux-mêmes, on ne sait ni pourquoi, ni comment.

Les nations de l'Europe entretiennent depuis trop longtemps, les unes à l'égard des autres, des haines folles et des rancunes atroces pour qu'on ne craigne pas de voir se compliquer les choses et surgir des incidents capables de mettre définitivement le monde en feu.

La chose, au reste, est peut-être nécessaire et qui

Signez ce blanc de souscription, découpez-le et adressez-le à M. l'administrateur de la Société Anonyme des Débats, qui en accusera réception.

LES DEBATS

Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal
71, rue Saint-Louis, MONTREAL.

La Société Anonyme des Débats

Je, soussigné, m'oblige de souscrire au fonds social de la **Société Anonyme des Débats** (ou portant tout autre nom accepté par le Lieutenant-Gouverneur en Conseil) la somme de dollars représentant action de ladite Société.

CONDITIONS :

Les actions de la **LA SOCIÉTÉ ANONYME DES DEBATS** sont limitées à dix dollars (\$10.00) chacune. Le premier dixième de chaque souscription sera prélevé sur demande du bureau de direction provisoire, qui en fera accompagner la demande d'incorporation de ladite Société au gouvernement.

Le capital de la **SOCIÉTÉ ANONYME DES DEBATS** devra être de quinze mille dollars (\$15,000), susceptible d'être augmenté pour favoriser la publication quotidienne du journal **LES DEBATS**.

Du moment que la charte de la **SOCIÉTÉ ANONYME DES DEBATS** sera obtenue, et que le bureau de direction provisoire aura déclaré, par résolution, que les actions souscrites appartiennent aux souscripteurs, elles leur seront allouées, et les souscripteurs seront responsables sans autres formalités ni avis.

Le journal **LES DEBATS** s'oblige à vendre à la **SOCIÉTÉ ANONYME DES DEBATS** son imprimerie et la propriété entière du journal ayant aujourd'hui que circulation assurée de neuf mille exemplaires, avec contrats d'annonces, etc., au prix d'achat, qui sera fixé par des auditeurs experts.

Signature.....

Profession.....

Adresse.....

Montréal.....

Nombre d'actions.....

Toutes les Dames devraient
venir à notre

Vente A Escompte de Juillet

Quand même ce ne serait que
pour comparer les valeurs

BERNIER & WEST

ANGLE DES RUES
Sainte-Catherine et Université

saît si les peuples n'attendent pas ce formidable événement pour prendre en main la direction de leurs propres affaires, au lieu de les confier à l'égoïste indifférence des repus et des non-combattants.

FRANCE

L'accueil que Paris a récemment fait aux délégués boers Fisher, Wolmarans et Wessels fut essentiellement provoqué par l'enthousiasme populaire et montre suffisamment que si, dès l'origine de la guerre, la France n'avait écouté que son cœur, toute une armée de volontaires seraient allés, comme de Villebois-Mareuil, faire cause commune avec les paysans du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange. Il est même probable que l'Exposition aurait été impuissante à réprimer cette ardeur chevaleresque et c'est ailleurs qu'il faut chercher des raisons pour expliquer l'abstention officielle de la République française.

La disgrâce de M. Montjarret, le piqueur de l'Elysée pendant quelques jours défrayé la chronique parisienne et les potins sont allés leur train. Soupçonné pas les uns d'avoir envoyé paître un ministre, par les autres, d'avoir rossé un cocher de la maison présidentielle, M. Montjarret a surtout fourni des arguments aux adversaires de M. Loubet en leur permettant d'insinuer que la disgrâce en question venait de l'ombrage que portait au président la popularité de son palefrenier. Y a-t-il de la fumée sans feu ?

— On dit à peu près couramment que le tsar visitera l'exposition française au cours du mois d'août et qu'il se rendra ensuite en Hollande afin de remercier personnellement la reine Wilhelmine de la bienveillance avec laquelle elle a favorisé les travaux du congrès de la Haye.

Un autre monarque qui viendrait volontiers à Paris, c'est... Guillaume : on sait que le Kaiser a même à ce propos engagé sa parole, il y a près de deux ans.

Le procès Dreyfus en ameutant l'opinion française, avait bien momentanément ennuagé quelque peu les jolis projets, mais la toute récente entente que viennent de conclure la Russie, l'Allemagne et la France à propos des affaires de Chine va probablement raviver les espérances du Kaiser.

Et Humbert ?

Dame ! lui peut-être aussi !

Les engagements auxquels l'astreignait la Triple Alliance jusqu'ici tenu à l'écart, mais si Guillaume II fait de l'œil à la France, Humbert se demandera sans doute pourquoi lui-même n'irait pas mesurer son ombre à celle de la tour Eiffel.

Pourvu cependant qu'il n'aille pas, sur le Boulevard, croiser Ménélik !

Car Ménélik aussi compte visiter l'Exposition.

— On se pénètre de plus en plus, à Paris, de l'idée qu'en devenant français, le Maroc compléterait parfaitement le domaine colonial que la France possède dans le nord de l'Afrique et pour être lentement faites, les démarches en ce sens n'en sont pas moins constantes. Comme signe des temps nous reproduisons, sous toute réserve, la dépêche suivante que le "Daily Express" de Londres disait dernièrement avoir reçue de son correspondant de Tanger :

"Je suis de bonne source que les chefs marocains qui fomentent les troubles à Fez et dans la région reçoivent tous sans exception des subsides d'Alger. Il n'est pas douteux que la France désire tenter un coup de main sur le Maroc et, pour arriver à ses fins, cette puissance s'y prend avec une remarquable habileté.

"La plupart des fonctionnaires de Tanger affirment carrément que la France, moins d'un mois après que l'Exposition sera terminée, occupera Fez."

— Il est heureux que la vacance d'été soit venue mettre un terme aux débats de la Chambre, car les discussions s'envenimaient au point de dégénérer en bagarres et, quelques jours avant la prorogation, les autorités crurent prudent d'ordonner à un bataillon d'infanterie et à deux escadrons de rester consignés toute la soirée. On voit par là que le ministère appréhendait des complications sérieuses et que les esprits devaient être fiévreusement surexcités pour provoquer l'adoption d'une mesure aussi sévère.

VOICI LES GRANDES CHALEURS

Il faut donc vous vêtir suivant les exigences de la température et vous vêtir à bon marché.

ALLEZ DONC CHEZ

J.-A. DELISLE, 1545, Sainte-Catherine, 1545

Le populaire fournisseur d'articles de nouveautés pour hommes. Jugez de son grand bon marché par les prix ci-dessous.

Chemises de couleur, valant \$1.25, \$1.50 pour.....	\$1.00	Collets, Collets—Grand job de Collets Australiens, valant 20c, pour.....	5c
Chemises de couleur, valant \$1.00, pour.....	75c	Grandeur assortie.	
Grand job de chemises à.....	50c	Corps et Caleçons Balmain—Le complet	45c
Chemises non repassées, valant 50c, pour.....	35c	Chaussettes à.....	12½c
		Cravates—Fouchoir : une Spécialité	

Ce n'est que le début de notre grande vente. Profitez de ces offres alléchantes durant la grande vente de Juillet.

J.-A. DELISLE,
1545, rue Sainte-Catherine, 1545 (Près rue Saint-André)

RIVERSIDE PARK

Rue Notre-Dame, bas de la rue Desjardins, Maisonneuve

SEMAINE COMMENCANT LE 22 JUILLET

FRANK CUSHMAN,
Le roi des Menestrels
ST. CLAIRE & CELESTE,
Chansons et Danses grotesques
GILBERT GIRARD,
Dans ses parfaites Imitations
DU BELL
Artiste Aérien suprême
MARIAN WINCHESLER,
Le Phénomène de la tapisserie

THEATRE CHAMPETRE
Vaudeville
MAGNIFIQUE BOCAGE
Promenade illuminée sur le bord du fleuve.
RAFFRAICHISSEMENTS AU CLUB HOUSE

Orchestre augmenté de M. Herbert Spencer.

Après-midi, 3 heures.
Soir. . . 8 "

Prix d'entrée,

10cts

W.-J. WILSON

2, rue Saint-Jacques, 2

LA LIBRAIRIE DU PALAIS

Livres de droit ; Factums.—Une visite est sollicitée.

G. DE MONTIGNY